1er Septembre 1939

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Jésus Souverain Prêtre

L'appellation de Prêtre ou de Pontife a été donnée de tout temps à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Sous l'influence de l'Épître aux Hébreux et du Psaume 110 auquel cette Épître se réfère, Pères et Docteurs ont célébré ce titre du Seigneur Jésus dans leurs instructions aux fidèles. Les grands théologiens du Verbe incarné et de l'Eucharistie, puis les maîtres de la vie spirituelle, au premier rang ceux de l'École française du XVIIe siècle, se sont plu à le faire valoir. Diverses familles religieuses lui ont consacré une messe et un office spéciaux.

Ces messes et ces offices du Sacerdoce de Jésus ont disparu à la réforme liturgique accomplie sous Pie X. Mais voici que, le 24 décembre 1935, Pie XI, d'heureuse mémoire, prenait lui-même l'initiative d'instituer une messe votive « en l'honneur de Jésus Prêtre éternel et souverain ».

L'attention du monde chrétien était ainsi attirée avec une autorité exceptionnelle sur un titre que, malgré tout, l'on avait trop tendance à regarder comme simple objet de dévotion privée. On a pu justement penser que la faveur accordée par Pie XI préludait à un acte de plus grande envergure, qui proposerait à la dévotion de l'Église entière, après la fête du Christ-Roi, celle du Christ-Prêtre.

Le moment semble donc opportun de soumettre à un examen approfondi l'idée du Sacerdoce du Christ, en faisant ressortir tout ce que le titre de Prêtre a de glorieux pour le Christ Jésus, tout ce que la réalité qu'il exprime renferme de richesse et de fécondité pour la vie spirituelle de l'Église.

*
* *

Nous ne pouvons suivre de meilleur guide en un pareil sujet que l'Épître aux Hébreux, consacrée presque en entier à glorifier le Sacerdoce du Sauveur.

L'auteur part de l'idée commune de « prêtre » ou de « grand-prêtre » au sens de l'ancienne Loi. « Tout grand-prêtre, pris du milieu des hommes, est établi pour les hommes dans le service de Dieu, afin d'offrir des oblations et des sacrifices pour les péchés » (Hébr., v, 1).

Le prêtre, et particulièrement le grand-prêtre, ou pontife, est donc pris dans la race humaine, il est tiré d'entre les hommes, parce qu'il doit gérer les affaires des hommes par rapport à Dieu. Pour cet office de médiateur, il est nécessaire qu'il soit « établi », ou « constitué », c'est-à-dire officiellement reconnu comme ayant qualité pour représenter les hommes et être agréé de Dieu. D'autre part, si sa fonction a pour objet général

« les choses qui sont du service de Dieu », elle consiste spécialement dans cet acte religieux par excellence qu'on appelle l'oblation ou le sacrifice. Si bien que l'on peut définir le prêtre : celui qui offre le sacrifice.

Comment ces notions s'appliquent-elles au Christ Jésus ?

Fils de Dieu, Jésus est aussi Fils de l'homme, membre authentique de la famille humaine. Il n'est cependant pas au niveau commun des hommes ordinaires. A raison de l'union substantielle de son humanité à la Divinité, il est le Premier d'entre les hommes, l'Homme par excellence, le Chef de l'humanité. Il n'a pas besoin d'être choisi comme représentant par ses frères en humanité : il l'est par nature et en vertu même de son origine.

D'autre part, sa qualité de Fils de Dieu rend le Christ Jésus infiniment agréable à son Père. Son crédit de Médiateur est assuré. Et d'autant plus que le Père céleste le déclare solennellement investi de la puissance sacerdotale. L'auteur l'indique en termes exprès : « Nul ne s'attribue cette dignité, s'il n'est appelé de Dieu, comme le fut Aaron. Et le Christ ne s'est pas non plus attribué la gloire de devenir Grand-Prêtre, mais il le doit à celui qui lui a dit : *Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui* (Ps. II, 7); comme il dit encore ailleurs : *Tu es Prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisédech* » (Ps. CX, 4). De par la volonté formelle de Dieu, autant que par droit de naissance, le Christ Jésus est en vérité *le Souverain Prêtre*.

Voyons-le dans l'exercice de son Sacerdoce. L'auteur de l'Épître le montre, dès l'origine de sa vie, se tournant vers son Père dans une attitude religieuse et sacerdotale. « Le Christ, entrant dans le monde, dit : Vous

n'avez voulu ni hostie ni offrande, mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez agréé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché; alors j'ai dit : Voici, je viens (dans le rouleau du livre il est écrit de moi) pour faire, ô Dieu, votre volonté » (Hébr., x, 5-7).

Le Verbe devenu chair songe à l'hommage que Dieu doit recevoir de ses créatures, et qui se concrétise dans l'offrande du sacrifice. Les sacrifices de la Loi n'ont pas plu au Seigneur : il entend les remplacer par un sacrifice digne de sa Majesté. Quelle en sera l'hostie? Le Verbe incarné n'a pas, comme les prêtres anciens, à chercher hors de lui : nulle hostie ne mérite d'être agréée de Dieu que lui-même.

Lui-même : c'est-à-dire d'abord tout son être spirituel, les actes intérieurs de religion que le juste sentiment des droits de Dieu inspire nécessairement à son cœur d'homme : adoration de l'être infini, action de grâces pour ses bienfaits, louange pour ses grandeurs, désirs ardents de sa gloire; à quoi s'ajoute, depuis le péché, la réparation, ou supplément d'amour pour satisfaire à la justice divine outragée.

En produisant ces actes intérieurs, le Christ Souverain Prêtre les fait monter en quelque sorte, comme un encens très pur, vers son Père. C'est l'Hostie première de son Sacerdoce. Et cela répond bien à l'idée de saint Augustin, reprise par saint Thomas, que « tout sacrifice visible est le signe d'un sacrifice invisible [1] », c'est-à-dire qu'il y a un sacrifice intérieur et foncier, dont le sacrifice extérieur n'est que l'expression rituelle : savoir ce-

1. Saint Augustin, *De Civitate Dei*, l. X, c. v : « Sacrificium ergo visibile invisibilis sacrificii sacramentum, id est sacrum signum, est. » Cf. saint Thomas, IIª IIæ, q. 85, art. 2 et 3; IIIª, q. 22, art. 2; *Contra Gent.*, l. III, c. 120.

lui que l'homme offre au dedans de lui-même et dont l'hostie n'est aussi autre que lui-même.

Les actes de religion qui servent de matière à cette oblation fondamentale du Christ ne sont d'ailleurs pas purement et uniquement spirituels. « Vous m'avez formé un corps », dit Jésus. Ce corps fait partie de son être humain : il participe nécessairement à la religion qui anime le cœur du Souverain Prêtre; il l'exprime et la dilate en quelque sorte. Ainsi contribue-t-il à former l'Hostie intégrale que le Christ Souverain Prêtre offre à son Père.

A ce point de vue, l'offrande sacerdotale du Christ paraît justifier, mais en l'épurant et en la sublimant, la définition donnée par nos deux mêmes Docteurs, saint Augustin et saint Thomas, du véritable sacrifice qui convient à l'homme : « Le vrai sacrifice est toute œuvre faite pour nous attacher d'une sainte intimité à Dieu, donc rapportée, comme à notre fin, à ce Bien qui doit véritablement nous béatifier[2]. »

Nous avons parlé de « réparation pour le péché » : c'est bien surtout à cet acte religieux que doit servir le Corps adorable du Verbe incarné. La part spéciale qui lui revient dans l'acte réparateur s'appelle « l'expiation ». Et, selon l'ordre providentiel, l'expiation se fait normalement par la souffrance, librement acceptée ou directement voulue. La souffrance peut d'ailleurs aller jusqu'à la destruction de l'être vivant, ou la mort.

Le plan de la Rédemption humaine demande précisément que le Christ satisfasse à cette exigence divine. Le

2. Saint Augustin, *De Civitate Dei*, l. X, c. VI : « Verum sacrificium est omne opus quod agitur ut sancta societate inhaereamus Deo, relatum scilicet ad illum finem boni, quo veraciter beati esse possumus. » Cf. saint Thomas, IIª IIæ, q. 85, art. 3, ad. 1m; q. 188, art. 2; IIIª, q. 48, art. 3.

dessein du Père est que son Fils fait homme souffre et meure pour la justification de l'homme. L'on peut dire que telle est, sinon la raison d'être, du moins une des raisons d'être de l'Incarnation. « Dieu nous a aimés, dit saint Jean, et il a envoyé son Fils comme victime expiatoire pour nos péchés. » « Et nous, nous avons vu et nous attestons que le Père a envoyé le Fils comme Sauveur du monde[3]. »

Dès l'origine, Jésus accepte ce plan divin, il se soumet à l'ordre de son Père : « Me voici, ô Dieu, pour faire votre volonté ! » Remarquons l'expression étonnante : « O Dieu ! » On dirait une créature s'abaissant devant le Créateur. Et cela rappelle le texte de l'Épître aux Philippiens : « Comme il était en la forme de Dieu, il n'a point regardé comme une proie l'égalité avec Dieu, mais s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes, et en se montrant sous l'apparence d'un homme; il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix[4]. »

Le Christ Jésus était donc en la forme de Dieu, véritablement Dieu, partageant toutes les prérogatives de Dieu. Il y renonce librement; il se dépouille de ses droits, il « se vide » de lui-même, selon la force du texte grec, pour revêtir la forme de serviteur ou d'esclave, se rendant semblable à un homme et se comportant comme tel. De l'homme devant le Créateur, du serviteur devant le Maître, il prend l'attitude humble, soumise : il se fait obéissant. — « Me voici pour faire votre volonté ! » — obéissant jusqu'au bout, jusqu'à l'accomplissement final du décret divin qui, pour

3. I Jean, IV, 10, 14.
4. Philipp., II, 6, 8.

le rachat des hommes, le destine à la mort, et à la plus ignominieuse qui soit : la mort sur la croix.

Nous sommes en face du Souverain Prêtre, se dédiant comme Hostie à l'immolation rédemptrice. Peut-être pensera-t-on que, l'immolation étant réservée à plus tard, le Christ Jésus, en se vouant à cette immolation, s'offre seulement en vue d'un sacrifice à venir. L'offrande qu'il fait, en ce début de sa vie, ne serait qu'une offrande préalable et préparatoire.

On a pleinement raison, si l'on considère le sacrifice du Christ en tant que sacrifice de la Rédemption. Il est certain que, de par la volonté de Dieu, l'efficacité du rachat a été liée à la mort sanglante sur la croix. C'est au Calvaire que l'oblation proprement rédemptrice s'est accomplie : toute offrande antérieure ne peut avoir été qu'une destination de l'hostie à ce suprême sacrifice.

Il n'en est pas moins vrai qu'à se placer à un point de vue plus large, l'offrande initiale du Christ Jésus porte déjà le caractère d'une oblation sacrificielle. Le Souverain Prêtre ne s'oriente pas seulement vers l'offrande d'un sacrifice futur : il s'offre en sacrifice actuellement et présentement.

Car c'est actuellement que son Humanité sainte est dépouillée de la gloire divine à laquelle elle avait droit, et réduite aux humbles conditions d'une humanité ordinaire. C'est actuellement que le Christ Jésus accepte la volonté crucifiante du Père, et par là même s'abaisse, s'humilie, s'anéantit en vérité.

Et c'est présentement aussi que le Souverain Prêtre tend au Père son Humanité, ainsi abaissée et humiliée, qu'il la lui offre comme une Hostie, dont l'amoindrissement, pour n'être pas porté jusqu'à l'immolation définitive, n'en est pas moins une immolation commencée, ayant devant Dieu valeur réelle d'expiation.

Cela est si vrai que — tous les théologiens sont d'accord pour l'affirmer — le premier acte réparateur du Christ, ayant, à raison de l'union hypostatique, un mérite infini, opère en principe avec une pleine efficacité la réconciliation de l'homme avec Dieu. En fait seulement, et à cause d'une volonté divine spéciale, d'ailleurs nullement arbitraire, l'octroi du pardon divin a été attaché à l'immolation finale du Calvaire, si bien que seule l'oblation du Christ en croix mérite proprement le nom de sacrifice de la rédemption.

Au Christ entrant dans le monde on peut donc appliquer justement ce que l'Épître aux Hébreux nous dit du Christ ressuscité : « Tout grand-prêtre est établi pour offrir des oblations et des sacrifices : d'où il est nécessaire que celui-ci ait aussi quelque chose à offrir » (Hébr., VIII, 3). » Dans la pensée de l'Apôtre, ce qui résulte « *nécessairement* » de l'idée de sacerdoce, quand il s'agit du Christ, ce n'est pas qu'il possède actuellement une victime à offrir ultérieurement, mais bien qu'il offre actuellement cette victime. Le Christ Souverain Prêtre ne se conçoit pas autrement que dans l'exercice de son sacerdoce, c'est-à-dire dans l'acte d'oblation sacrificielle qui en est la fonction propre. Prêtre dès son Incarnation, Hostie dès ce moment, le Christ a commencé aussi dès lors à s'offrir. C'est de son entrée dans le monde que date l'offrande de son sacrifice essentiel.

L'offrande ainsi inaugurée par le Christ Jésus dans son Incarnation se continue, pour durer autant que sa vie, sans interruption.

Que ce soit dans la petite enfance à Bethléem, ou dans les années d'adolescence à Nazareth, ou dans le temps du ministère public à travers la Galilée et la Judée, à

tout instant Jésus est Prêtre, il est Hostie, et il ne cesse comme Prêtre de s'offrir en qualité d'Hostie. Offrande des sentiments d'adoration, d'action de grâces, de réparation, d'amour, qui montent de son Cœur sacré vers le Père, au nom de l'humanité et de la création entière; offrande des conditions d'humilité, de pauvreté, de souffrance, auxquelles il s'est volontairement soumis, et qui ne cessent d'affecter à la fois son corps et son âme; offrande de tous les actes de sa vie humaine accomplis dans ces conditions : c'est toujours la même oblation de son Humanité sainte, en Hostie de religion à la gloire du Père et de Médiation rédemptrice en faveur de l'humanité. C'est un exercice permanent de son Sacerdoce, une perpétuelle offrande de Lui-même en sacrifice.

Arrive l'heure, marquée par le Père, où Jésus pourra dire : « Tout est consommé ! » non seulement son œuvre, en général, mais son sacrifice en particulier. Entre les mains des soldats et des bourreaux, au Prétoire et au Calvaire, Jésus est toujours Prêtre. Son Humanité sainte est toujours Hostie; mais cette fois immolée, non plus seulement par les peines de la vie ordinaire, pauvreté, travail, fatigues, mais bien par les raffinements d'humiliation et de douleur qui marquent sa Passion et son crucifiement. Prêtre, il offre ce corps torturé, ce sang qui ruisselle, cette vie qui s'en va sous les coups de la souffrance. Il offre son immolation portée jusqu'à la mort de la croix. Et ainsi est payé le prix que la volonté du Père exigeait pour le rachat du monde.

Il importe de noter que ce qui constitue proprement le sacrifice de la croix, ce qui en fait la valeur de rédemption, ce n'est pas précisément l'*immolation*, ou « mise à mort » — elle est l'œuvre scélérate des autorités juives et des soldats romains — mais bien l'*offrande*

pleine d'amour que le Christ, en qualité de Prêtre, fait librement de lui-même à son Père comme Hostie immolée. Saint Thomas l'a déclaré en termes exprès : « Le Christ s'est offert lui-même dans la Passion pour nous; et ce fait, d'avoir enduré sa passion volontairement, a été souverainement agréable à Dieu, comme provenant d'une souveraine charité. D'où il est manifeste que la passion du Christ a été un vrai sacrifice[5]. »

Le sacrifice du Christ Jésus se termine-t-il à la mort sur la Croix? Non. Le Christ ressuscité demeure Prêtre. Il est même remarquable que l'auteur de l'Épître aux Hébreux s'exprime comme si le Christ était, à la fois, engendré du Père et consacré Prêtre à sa sortie du tombeau. C'est au Christ ressuscité qu'il applique cette parole du psalmiste : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ! » (Ps. II, 7), et cette autre : « Tu es Prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisédech ! » (Ps. CX, 4)[6]. En réalité, nous le savons, Jésus est Fils de Dieu et Prêtre dès sa naissance. Ce qui se passe au jour de la résurrection, c'est seulement que le Christ, par l'acquisition de l'immortalité, apparaît investi de sa gloire définitive de Fils de Dieu et proclamé officiellement et solennellement Prêtre éternel.

Or, c'est à propos de ce Christ Prêtre éternel que l'Apôtre donne sa définition : « Tout pontife est établi pour offrir des oblations et des sacrifices », et qu'il en tire cette conséquence : « D'où il est nécessaire que celui-ci ait aussi quelque chose à offrir[7]. »

Le Christ ressuscité n'est donc pas un Prêtre au repos, en quelque sorte à la retraite, comme si sa fonction sacerdotale s'était exercée au cours de sa vie mortelle,

5. Saint Thomas, III[a], q. 48, art. 3.
6. Hébr., v, 6.
7. Ci-dessus, p. 8.

sans avoir à se continuer au-delà. L'Apôtre le conçoit comme Prêtre en exercice et en acte. Puisque, il vient de le dire, la fonction propre du prêtre est d'offrir le sacrifice, il peut légitimement et rigoureusement conclure que le Christ ressuscité, par le fait qu'il est Prêtre, a nécessairement « quelque chose à offrir ».

Ce « quelque chose », matière de son offrande, ne se distingue évidemment pas de ce qu'il a offert dans sa vie terrestre, et dès l'origine : c'est Lui-même dans son Humanité sainte. Tout le langage de l'Apôtre tend donc à nous assurer que le Christ Prêtre éternel continue de s'offrir comme Hostie à son Père, donc continue son sacrifice. Et, puisqu'il est Prêtre pour l'éternité, il est juste de penser qu'éternelle aussi est son oblation sacrificielle.

Comment se représenter cette oblation sacrificielle du Christ à partir de sa résurrection et dans l'éternité?

Au point de vue spirituel et intérieur, c'est toujours l'offrande à son Père des sentiments d'adoration, de réparation, de louange et d'amour, qui s'exhalent de son Cœur sacré vers la Majesté infinie. Car ces dispositions sont inhérentes à son âme : elles ont commencé avec l'Incarnation, elles n'ont pas cessé au cours de la vie terrestre, elles dureront autant que l'éternité.

Il faut toutefois observer que, sur la terre, au temps de la vie voyagère, ces sentiments ont donné lieu à des actes successifs, sans cesse intensifiés et ayant valeur de mérite toujours accru pour l'humanité dont il était le Chef et le Médiateur : Au ciel, ces dispositions sont comme éternisées dans un acte permanent, fixé en quelque sorte dans l'infini, avec valeur, non de mérite actuel, mais d'application constante des mérites autrefois acquis.

Cependant le Christ Prêtre éternel offre aussi son Hu-

manité sainte, et spécialement ce Corps humain qu'il a présenté dès le premier jour à son Père en remplacement des victimes anciennes, qu'il a offert au long de la lente immolation de sa vie mortelle, qu'il a offert surtout dans la suprême et sanglante immolation de la Croix.

Il ne s'agit plus d'immolation réelle, c'est-à-dire de nouvelle mise à mort, ni même d'amoindrissement quelconque, de même qu'il n'est plus question d'actuelle rédemption. La rédemption a été opérée d'une façon définitive par l'oblation de la mort sanglante qui n'a eu lieu qu'une fois. En ce sens, l'Apôtre a pu dire que le Christ « s'est offert une seule fois pour porter les péchés de la multitude[8] », et que « nous avons été sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus-Christ une fois pour toutes[9] ».

L'immolation est passée : « Le Christ ressuscité ne meurt plus[10]. » Mais il y a toujours oblation. Le Christ, éternellement Prêtre, continue éternellement d'offrir son Humanité sainte : le même Corps qui a été immolé, le même Sang qui a été répandu. Mais il les offre dans l'état nouveau où les a mis la gloire de la Résurrection. Ils ne sont plus séparés. Le Sang coule mystérieusement dans les veines du Corps rédempteur. Celui-ci porte seulement, sous la gloire qui l'investit et le pénètre, les stigmates de sa Passion. Saint Jean en a rendu témoignage dans l'Apocalypse : « Devant le trône de Dieu... je vis un Agneau comme immolé[11]. »

L'offrande que le Christ Souverain Prêtre fait ainsi de son Corps et de son Sang glorifiés est une offrande

8. Hébr., IX, 28.
9. *Ibid.*, X, 10; cf. VII, 27; IX, 12, 26.
10. Rom., VI, 9.
11. Apoc., IV, 6.

infiniment agréable au Père, à qui elle rappelle éternellement l'amour qui a inspiré sa douloureuse Passion. C'est en même temps une intercession toute puissante en faveur des fidèles qui ici-bas ont besoin que la vertu de la Rédemption leur soit appliquée — « Il est toujours vivant afin d'intercéder pour nous », « afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu [12] »; — d'autre part, une sorte de ratification perpétuelle de cette même Rédemption à l'égard des membres de l'Église qui lui sont déjà réunis dans la gloire. « A celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, soient la louange, l'honneur, la gloire et la force aux siècles des siècles [13]. »

*
* *

Tel est le sacrifice du ciel. Or, ce que le Christ opère sur l'autel sublime et éternel qui est devant la face de Dieu, au milieu de l'assemblée des Saints, il l'accomplit parallèlement au sein de l'Église militante, sous une forme appropriée aux besoins de ses fidèles. C'est le sacrifice de l'Eucharistie.

Sur notre autel terrestre, le Christ se rend présent tel qu'il est dans le ciel : donc comme Prêtre, et dans l'exercice actif de son oblation à son Père. Il est là, offrant incessamment les sentiments de religion parfaite qui remplissent son Cœur; offrant toute son Humanité sainte, qui est proprement son Hostie.

Mais, sur l'autel eucharistique, cette Humanité est rendue présente dans des conditions spéciales. Elle est immortelle et glorieuse comme dans le ciel; néanmoins marquée d'un signe particulier d'immolation.

12. Hébr., VII, 25; VIII, 24.
13. Apoc., V, 13.

Par la foi, nous savons que le Corps et le Sang du Christ sont non séparés sous chaque espèce sacramentelle, car le Christ glorifié est indivisible. A se fier cependant aux apparences et eu égard aux paroles consécratoires, le Corps seul paraît être sous l'espèce du pain, le Sang seul sous l'espèce du vin. Il en résulte, au point de vue rituel et par rapport à nos sens humains, une sorte d'immolation; ou plutôt d'état de victime immolée, dont la chair serait d'un côté, le sang de l'autre.

L'immolation du Christ sur l'autel est donc purement représentative et commémorative de l'immolation, autrefois accomplie sur la Croix. C'est un signe : et ce signe a sa pleine raison d'être dans un sacrifice qui est destiné à remplacer les sacrifices anciens. Acte de religion public, officiel, à l'instar des offrandes lévitiques, le sacrifice de l'Eucharistie devait être pareillement revêtu d'un caractère rituel et sensible. C'est ainsi que le Christ l'a institué, et c'est ainsi qu'il est agréé de Dieu.

Mais, si l'immolation du Sauveur est figurée, son oblation tout comme sa présence, est réelle. Et c'est cette réalité de la présence et de l'oblation du Christ, conjointe à la figuration sensible de son immolation passée, qui fait la vérité du sacrifice eucharistique, par lequel nous est appliquée efficacement la vertu du Sacrifice rédempteur de la Croix.

Le sacrifice eucharistique, tel que nous venons de le considérer, est donc essentiellement l'oblation que le Christ, réellement présent sur l'autel, fait de son Corps et de son Sang glorieux, mais apparemment séparés l'un de l'autre, en figure commémorative de ce qui s'est accompli sur le Calvaire, et en application efficace de la rédemption opérée par son oblation lors de l'immolation réelle.

Mais on n'aurait de ce grand Sacrifice qu'une idée incomplète si l'on n'ajoutait que l'Eucharistie, sacrifice du Christ, doit être aussi sacrifice de l'Église.

A la Cène, Jésus a dit aux siens : « Faites cela en mémoire de moi[14]. » La consécration, qui le rend présent sous les espèces et qu'il a opérée personnellement le Jeudi Saint, il donne à son Église le pouvoir de l'opérer à son tour, jusqu'à la fin des temps. Il ne vient pas de lui-même sur notre autel : il s'y rend présent par l'initiative de son Église.

Et l'Église n'a pas seulement à le rendre présent; son rôle ne doit pas se borner à le produire dans l'acte de son Sacerdoce, s'offrant au milieu d'elle en sacrifice. Le Christ se met entre ses mains, il se tient à sa disposition, pour qu'elle l'offre, elle aussi, comme son Hostie : Hostie tirée de ses biens — froment et raisin, — donnée aussi par Dieu lui-même; Hostie infiniment digne de la divine Majesté, capable d'exprimer parfaitement en son nom tous les devoirs de la religion, de lui obtenir aussi toutes les miséricordes et toutes les grâces, à commencer par celle de la rédemption.

Comment l'Église s'acquitte-t-elle de ce devoir? Sous l'ancienne Loi, l'offrande du sacrifice était un acte social, confié à des prêtres, représentants officiels de la société religieuse. Dans la société religieuse nouvelle — l'Église — que le Christ Jésus a instituée en remplacement de l'ancienne, l'offrande officielle du sacrifice est aussi une fonction sociale réservée. Seuls, les prêtres, légitimement ordonnés à cet effet, ont le pouvoir de consacrer l'Eucharistie, seuls aussi le pouvoir de l'offrir au nom du peuple chrétien.

14. Luc, XXII, 19; I Cor., XI, 24-25.

Mais les fidèles doivent se souvenir que le prêtre agit précisément à l'autel comme leur mandataire, et qu'ils ont donc, non seulement le droit, mais le devoir de s'unir à lui en tout ce qu'il fait, en offrant, eux aussi, de cœur et d'intention, le même sacrifice qu'il offre de ses mains officiellement.

Cependant le Christ ne met pas seulement l'Église en participation de son Sacerdoce, il ne se contente pas de la faire prêtre avec Lui, en l'associant activement à son offrande. Il veut la mettre également en partage de sa qualité d'Hostie, pour qu'elle soit offerte avec Lui dans une même oblation.

C'est, en effet, une vérité enseignée par saint Paul, et par le Christ Jésus lui-même, que l'Église doit former avec le Sauveur un seul être spirituel. Jésus s'assimile au cep de vigne, dont la sève se communique aux rameaux pour les vivifier et leur faire porter fruit[15]. Saint Paul emploie une comparaison analogue : le Christ et l'Église forment un grand Corps, animé d'un seul Esprit et d'une même vie, dont le Christ est la tête ou le Chef, et les fidèles les membres[16]. C'est la belle doctrine du Corps mystique du Christ, familière aux maîtres de spiritualité.

Or, chef et membres d'un corps vivant sont inséparables. Le Chef est sur l'autel; il ne peut y être sans ses membres. Il est l'Hostie du sacrifice : cette Hostie comprend tout son Corps; elle se dilate en quelque sorte à la mesure de son Église.

A ce point de vue, une puissante lumière vient éclai-

15. Jean, xv, 1-8.
16. Éphés., i, 22-23; iv, 15-16; v, 23-32.

rer toute l'œuvre du Christ et la faire resplendir à nos yeux comme une immense œuvre sacerdotale.

Tout ce que le Verbe Incarné a accompli ici-bas n'est, à le bien prendre, que travail destiné à lui incorporer son Église.

Travail de purification d'abord, ou de rédemption proprement dite : car il fallait avant tout que cette Église fût affranchie du péché. Ce travail a été commencé par la lente immolation qui a été le lot habituel du Verbe fait chair depuis son entrée dans le monde. Il s'est consommé par la Passion rédemptrice et la mort sanglante sur la Croix.

Travail d'union ensuite et de conformation parfaite, c'est-à-dire proprement d'incorporation. A ce travail ont concouru tous les mystères de la vie humaine du Christ, tous ses enseignements et ses actes, tels qu'ils ont été consignés pour nous dans les Évangiles : car tout, dans sa vie et dans sa mort, est en vérité leçon destinée à nous instruire, exemple qui doit nous entraîner à sa suite, source de grâce pour nous conformer à notre Modèle et nous incorporer toujours plus intimement à notre Chef.

Mais tout ce travail de purification et d'union est orienté en définitive vers l'oblation. Le Christ ne purifie son Église, il ne fait l'unité entre Lui et elle, qu'en vue de l'offrande qu'il veut faire d'elle avec Lui : offrande du Chef et du Corps mystique, par quoi est constitué le Sacrifice intégral.

Or, c'est comme Souverain Prêtre que le Christ fait l'oblation, c'est donc aussi comme Souverain Prêtre qu'il la prépare. Toute l'œuvre accomplie pour associer l'Église à son offrande est une œuvre éminemment sacerdotale.

Cette œuvre sacerdotale, le Christ la continue au delà de sa vie terrestre. Il ne cesse de l'accomplir, en particulier, dans sa vie eucharistique. Il y travaillera jusqu'à la fin des temps.

Dans l'Eucharistie, le Christ Jésus n'est pas seulement toujours vivant : il y est toujours agissant. Incessamment il offre à son Père tous les mystères de sa vie et de sa mort, par lesquels il nous a purifiés et incorporés à Lui en principe, comme nous le rappelions il y a un instant, afin d'en répandre sur nous la grâce, qui nous purifiera et incorporera à Lui en effet. Ce que l'Épître aux Hébreux nous dit du Christ Prêtre éternel dans les cieux, à savoir qu'il « se présente maintenant à la face de Dieu pour nous »; qu'il est « toujours vivant afin d'intervenir pour nous[17] », est également vrai du Christ eucharistique, puisque dans l'Eucharistie le Christ est tel qu'il est au ciel, dans la même attitude et la même occupation, et qu'il y est même plus directement et expressément « vivant *pour nous* », « intercédant *en notre faveur* ».

Mais c'est aussi la volonté du Christ en son Eucharistie, et l'on peut dire la raison d'être de sa permanence au Tabernacle, que nous tenions notre âme ouverte à la grâce des mystères qu'il offre ainsi pour nous. En méditant devant Lui les leçons qu'il adressait autrefois à ses disciples, et que maintenant il nous fait entendre à chacun personnellement; en contemplant les exemples qu'il nous a laissés, et qu'il continue de mettre actuellement sous nos yeux pour nous engager à les suivre, il faut que nous nous assimilions ces leçons et nous laissions gagner par ces exemples, sous la pression

17. Ci-dessus, p. 13.

même de ses sollicitations intérieures et avec l'aide de sa grâce. Ainsi apporterons-nous notre part de collaboration personnelle à ce que nous pouvons appeler proprement son *Action* dans l'Eucharistie.

Commencée dans le commerce habituel avec le Souverain Prêtre, vivant et agissant dans son Sacrement, l'œuvre préparatoire à l'oblation se consomme à la messe elle-même, dans cette partie initiale qu'on appelle l'Offertoire. Là, rites et formules concourent à l'exprimer et à l'opérer. Ainsi, le mélange de la goutte d'eau au vin, la présentation de l'Hostie et du calice à la Trinité sainte avec le *Suscipiamur a te Domine*. « Que nous soyons reçus de vous, Seigneur ! » A ce moment, l'union que le fidèle s'est efforcé de nouer avec le Christ près du Tabernacle et dans les actes de sa vie humaine, se trouve ratifiée solennellement, consacrée et scellée officiellement, en même temps que rites et prières contribuent à la perfectionner encore, en aidant le fidèle à l'agrandir et approfondir actuellement.

L'incorporation au Christ est achevée : la Consécration peut survenir. Le Christ Souverain Prêtre ne s'offrira pas seul sur l'autel : il offrira avec Lui tous ses rachetés amenés à l'unité avec Lui. En élevant vers le ciel « l'Hostie pure, l'Hostie sainte, l'Hostie immaculée », pleinement agréable à la Majesté divine, le Prêtre saura qu'il offre le Christ enserrant en Lui son Église : le Chef et le Corps mystique, ou, pour parler comme saint Paul, l'Époux et l'Épouse indissolublement unis. Et le fidèle songera qu'en la grande oblation divine se trouve comme absorbée sa pauvre petite oblation humaine. C'est la réalisation terrestre, adaptée à la condition de l'Église militante, de l'oblation sublime qui, au ciel, sera consommée pour l'éternité.

*
* *

La Communion sacramentelle met fin au sacrifice du Christ, mais en soulignant, d'une façon singulièrement expressive et efficace, la participation personnelle du fidèle à l'oblation.

Après s'être offert solennellement sur l'autel, le Christ Souverain Prêtre vient dans la poitrine du communiant pour y continuer son offrande. Toujours Prêtre et Hostie, toujours en exercice de son Sacerdoce, il s'offre en Lui et, plus directement encore, pour lui.

Mais il vient surtout pour achever d'associer le fidèle à son sacrifice.

Le Christ se donne, comme Victime tout à l'heure immolée sur l'autel, et dans l'acte même du sacrifice qui perpétue sensiblement cette immolation. Dans quel but ?

C'est d'abord pour l'application individuelle du rachat et de la purification. « De même que les anciens Juifs ne s'unissaient pas seulement en esprit à l'immolation des victimes offertes pour eux, mais mangeaient, en effet, la chair sacrifiée, ce qui leur était une marque de la part qu'ils avaient à cette oblation : ainsi Jésus-Christ, s'étant fait lui-même notre Victime, a voulu que nous mangions effectivement la chair de son sacrifice, afin que la communication actuelle de cette Chair adorable soit un témoignage perpétuel à chacun de nous en particulier que c'est pour nous qu'il l'a sacrifiée [18]. »

En mettant chaque membre de son Corps mystique en participation de sa Chair rédemptrice, Jésus veut aussi que chaque fidèle ajoute sa propre immolation à

18. Bossuet, *Exposition de la doctrine de l'Église catholique*, X.

la sienne. Pour tout communiant il y a obligation de s'unir à Jésus immolé, par conséquent d'entrer dans la vérité de ce mystère, qui en contient la vertu et vient en quelque sorte l'opérer en lui.

Mais la Chair du Christ est d'abord celle qui a été formée dans le sein de Marie, et selon laquelle il est vraiment le Fils de l'homme, le fruit de notre race. Le Sang du Christ est d'abord celui qui a été tiré de la Vierge, le Sang, à la fois humain et divin, par lequel il est notre frère, aussi bien que notre Dieu. Cette Chair est livrée en nourriture; ce Sang est donné en breuvage. C'est une marque sensible, une garantie réelle, que l'Alliance du Verbe avec l'humanité s'étend bien à tous et à chacun, personnellement.

« Nous devons aussi réellement manger sa Chair et boire son Sang, qu'il les a pris l'un et l'autre. Et c'est là notre salut, c'est notre vie. Car, par ce moyen, il ne prend pas seulement, en général, une chair humaine : il prend la chair de chacun de nous, lorsque chacun de nous reçoit la sienne. Alors il se fait homme pour nous; il nous applique son Incarnation [19]. »

Le premier fruit de l'Alliance ainsi contractée avec nous par le Verbe Incarné est une véritable communication de vie. Et c'est pourquoi il nous donne sa Chair et son Sang sous des apparences de pain et de vin.

La vie que la sainte Humanité du Christ nous apporte est cette vie divine dont le principe et la plénitude sont en Lui, Verbe Incarné, et que tout le but de son Incarnation a été justement de communiquer au monde.

19. Bossuet, *Méditations sur l'Évangile.* La Cène, Ire Partie, XXXIIe jour.

Mais, écoulée en nous, il est nécessaire qu'elle y soit en quelque sorte fécondée afin de porter son fruit. Et elle ne peut l'être que par notre libre coopération personnelle.

C'est dans la Communion même que cette coopération doit commencer. Là il faut avant tout nous ouvrir au secours tout puissant que le Christ nous apporte, nous livrer à la vertu et à l'amour de l'Incarnation. Une telle adhésion contient en puissance tout le travail actif de notre conformation au Christ.

Nous unir au Christ, nous modeler sur le Christ : c'est la plus grande œuvre humaine, le terme de notre activité surnaturelle, le plus grand amour que nous puissions donner au Verbe Incarné, et sa vraie glorification.

A cette grande œuvre, notre journée entière — non seulement nos prières, nos peines, nos travaux, nos sacrifices, mais jusqu'à nos actes les plus indifférents et simplement humains — peuvent concourir. Le Christ a tout connu, tout vécu, tout sanctifié. En Lui, chacun de ses actes a été baigné de sa religion envers le Père, de sa charité envers ses frères. Dans la mesure où nous serons fidèles à redresser vers Lui notre être pécheur, et à faire monter avec Lui de tous nos actes une même religion et un même amour vers le Père céleste, s'opérera notre conformation à Lui.

Le sacrifice, commencé sur l'autel, se termine donc, pour ainsi dire, dans l'âme du communiant. Le don de soi-même que fait le communiant est bien son véritable sacrifice. Et ce sacrifice, il le continue, il l'intensifie tout le long du jour, en cherchant par le travail de conformation au Christ, à l'élever à la mesure du Christ.

Par là se réalise une sorte de compénétration de l'oblation du Verbe incarné et de celle de chaque racheté.

qui déborde l'instant fugitif du sacrifice, et fait de toute la vie du chrétien un holocauste uni à l'Holocauste rédempteur et glorieux du Souverain Prêtre.

***

La doctrine que nous venons d'exposer n'est pas nouvelle dans son fond. Depuis quelques années des efforts considérables ont été faits pour souligner la part active que les fidèles doivent apporter à la célébration de la messe. Mais peut-être n'a-t-on pas assez fait valoir l'idée du Christ Souverain Prêtre, s'offrant pour nous et voulant nous offrir avec Lui. Il n'est rien cependant qui fasse mieux comprendre la nécessité d'une participation personnelle à l'offrande du saint Sacrifice, ni qui fasse adhérer plus intimement à tout ce que le Sauveur opère et veut opérer à l'autel.

L'idée bien comprise du Christ Souverain Prêtre n'illumine pas seulement la messe, mais, comme nous avons eu occasion de le dire, le champ entier du dogme, de la morale et de la spiritualité chrétienne.

« Toutes choses subsistent dans le Christ[20] », déclare l'apôtre saint Paul. Il est également vrai que, dans l'œuvre universelle du Christ, tout repose sur son Sacerdoce, parce que tout fait partie de son *Action* sacerdotale et aboutit à son *Oblation*. La grande réalité surnaturelle autour de laquelle toutes les autres gravitent et en laquelle elles trouvent leur harmonie, c'est le Sacerdoce de Jésus.

Il n'y a pas seulement là belle spéculation, grandiose théorie : c'est une vérité théologique assurée, dont les conséquences pratiques sont d'une fécondité inépuisable.

20. Coloss., I, 17.

Toute spiritualité chrétienne est fondée, explicitement ou non, sur les grands principes de notre unité de vie avec le Christ et de notre devoir de conformation morale au Christ. Mais on ne saisit bien la raison profonde de cette unité de vie et de la nécessité de cette conformation que par rapport à l'oblation que le Christ veut faire de nous avec Lui.

A ce point de vue, c'est le but même de la vie chrétienne, et ce sont ses moyens fondamentaux, qui sont puissamment éclairés. L'âme risque moins de s'arrêter au superficiel et à l'accessoire : ses efforts se concentrent sur l'essentiel et le profond. La vie spirituelle se découvre à ses yeux dans son harmonieuse et sublime unité; et le sentiment de cette unité lui est une assurance et une force incomparables.

Une doctrine aussi riche de conséquences semble bien mériter qu'on lui fasse une place plus grande dans la spiritualité. Et puisqu'elle se concrétise dans l'idée du Christ Souverain Prêtre, il paraît très désirable que ce titre du Sauveur Jésus soit lui-même rendu plus familier aux âmes pieuses, et même aux simples fidèles.

Une révélation plus complète de Jésus Souverain Prêtre et de son œuvre serait comme l'épanouissement des dévotions, devenues si populaires, au Sacré-Cœur et au Christ-Roi.

La lumière éclairant le Cœur de Jésus a rallumé dans le monde l'amour de Celui qui pour nous s'est fait homme et a donné jusqu'à la dernière goutte de son Sang : la lumière éclairant le Sacerdoce de Jésus fait mieux comprendre encore cet amour, en le montrant à l'œuvre dans son acte ininterrompu.

Le Christ doit régner : mais d'abord dans les âmes. Son règne s'étend surtout par son Action sacerdotale

toujours en cours, et par la collaboration que l'homme lui apporte. Et plus nous serons conscients de cette charité sans cesse agissante du Christ eucharistique, plus nous nous livrerons à elle et lui livrerons nos frères : plus aussi nous donnerons au Christ la gloire d'accomplir son œuvre, c'est-à-dire d'étendre son Règne en nous et dans le monde entier. Le Christ-Roi, à qui toutes les nations ont été données en héritage, c'est bien en vérité le Christ Souverain Prêtre, qui les embrasse toutes pour les pénétrer de sa vie et les offrir au Père en oblation glorieuse.

Grâces soient donc rendues à Sa Sainteté Pie XI d'avoir remis en honneur le titre de « Prêtre éternel et souverain », donné à Notre-Seigneur Jésus-Christ. De l'acte pontifical on peut attendre, qu'en attirant davantage l'attention du peuple chrétien sur le Sacerdoce de Jésus, il contribuera puissamment à glorifier notre Sauveur et conduira l'Église à un nouvel approfondissement de sa piété.

N'est-il pas à souhaiter que, dans l'Église même, il y ait des âmes qui, au nom de l'Église, entrent particulièrement dans ce dessein ?

C'est la raison d'être des *Servantes de Jésus Souverain Prêtre* (de Lyon) [21] que Rome a récemment approuvées et dont les pages qui précèdent exposent, au moins dans les grandes lignes, la spiritualité.

Cette nouvelle Congrégation, qui unit, d'une façon particulièrement étroite, la vie contemplative et la vie active, se propose : 1° De *glorifier* Jésus Souverain Prêtre, dans l'immensité de son Action et de son Oblation sacerdotales, telles surtout qu'il nous est donné de les

21. Maison-mère à Lyon, 7, chemin du Fort-Saint-Irénée.

contempler dans l'Eucharistie et à la messe; — 2° De *servir* cette Action et cette Oblation eucharistiques.

Les yeux fixés sur la Vierge Marie, leur Mère et Maîtresse, dont elles entendent être les très humbles suivantes, les Servantes de Jésus Souverain Prêtre voudraient apporter à l'œuvre sacerdotale de Jésus la part de collaboration humaine qui entre dans son plan : aider, en quelque sorte, le Souverain Prêtre à réaliser vis-à-vis de l'Église son grand dessein d'Incorporation universelle et d'Oblation plénière; aider la sainte Église à répondre elle-même librement et toujours plus activement au dessein du Sauveur.

Puisse, à leur prière, l'union de l'Église au Christ se faire toujours plus complète, pour un enrichissement croissant de notre Oblation eucharistique, en attendant l'Oblation pleinement glorieuse, du Chef et du Corps mystique achevé, sur l'autel éternel du ciel ! *Per Ipsum et cum Ipso et in Ipso, est tibi Deo Patri omnipotenti, in unitate Spiritus sancti, omnis honor et gloria !*

M. Lepin, P. S. S.

Les prêtres du Christ

Toute la doctrine de la sainte Église relativement au sacerdoce est dominée par la considération du Christ-Prêtre. Le souverain pontife de notre religion, le seul prêtre au fond, c'est Jésus-Christ. A tout point de vue, son sacerdoce est parfait et ne laisse rien à désirer, ni pour l'étendue, ni pour l'efficacité. En toutes façons il est suprême et se trouve éminemment valable pour toute la durée des temps comme pour toute la réalité des choses. De ce sacerdoce du Christ, les premières chrétientés eurent tout de suite une révélation très nette dont l'Épître aux Hébreux est, parmi nos Livres saints, le document magnifique. C'est de ce portrait grandiose du Christ-Prêtre que dérive chez nous toute la théologie de la prêtrise. Bien entendu, il n'y a rien à ôter ni rien à ajouter à cet écrit inspiré : c'est pour nous une source, il y faut puiser [1].

Toutefois, ces mêmes premières chrétientés n'eurent pas à se détourner de regarder leur Christ-Prêtre lorsqu'elles voulurent mieux pénétrer ce que devaient représenter leurs autres prêtres. Entre lui et eux il fallut bien faire la liaison, et comprendre qu'eux n'étaient que la continuation de lui. Pour quiconque saisissait à quel point le Seigneur Jésus était constitué Prêtre, il eût paru étonnant et presque inconcevable qu'un tel Christ fût demeuré comme un isolé dans sa prêtrise et qu'il se fût pour ainsi dire jalousement retiré dans un sacerdoce

1. Voir *La Vie Spirituelle* de février 1937.

hautain et incommunicable. On savait qu'il n'en était rien. Autant le Seigneur était beau à voir dans la pleine possession de son sacerdoce, autant il était émouvant à regarder dans l'effusion de ce même sacerdoce et dans la généreuse communication qu'il en avait faite à son Église. C'est là que je voudrais aujourd'hui porter ma recherche et ma contemplation.

A ce sujet une pensée hante encore des chrétiens d'aujourd'hui. Et j'entends un bon nombre de nos frères séparés et protestants me faire, au seul énoncé de cette communication du sacerdoce de Jésus-Christ, des réflexions comme celles-ci :

« Ce que vous dites là, est vrai. Il est exact que le Christ a communiqué à la chrétienté quelque chose du Sacerdoce qui est en lui. Mais c'est à la chrétienté tout entière que pareille communication a été faite, et c'est nous tous les chrétiens qui sommes prêtres avec lui et en lui. Pas d'autres prêtres entre lui et nous. Selon cette Épître aux Hébreux à laquelle vous vous référez, c'est nous tous qui « sommes devenus participants du Christ [2] ». Et, selon saint Pierre, c'est à nous tous qu'il est dit : « Approchez-vous de ce Christ, pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie par Dieu, et vous-mêmes, comme autant de pierres vivantes, édifiez-vous sur lui, pour former à vous tous une maison spirituelle, un sacerdoce saint... car vous êtes véritablement cela, une race élue, un sacerdoce royal : c'est vous la nation sainte, c'est vous le peuple de Dieu, c'est vous les prêtres, c'est vous les rois [3]. » De telles déclarations sont définitives. L'Église doit les recevoir et n'y peut rien changer.

2. Hébr., III, 14.
3. I Pierre, II, 4-5, 9-10.

Je me soumets pleinement à cette vérité et je ressens vivement le fier accent de dignité qui s'en dégage. Il est très vrai que toute la chrétienté est investie de la prêtrise comme elle est investie de la royauté du Seigneur Jésus. Il est parfaitement vrai que le sacerdoce de Jésus-Christ est passé à toute l'Église, et que le sacrifice de Jésus-Christ, qui est l'acte le plus considérable de ce sacerdoce, est devenu le sacrifice même de toute l'Église laquelle n'en a point d'autre. Il est même vrai qu'il y a dans tout chrétien une espèce de prêtre et un commencement de sacerdoce. De même que tout chrétien, s'il est digne de son caractère et de son nom, est devant Dieu comme un roi, de même il est devant lui comme un prêtre. Le sacerdoce de Jésus-Christ est pour tout son peuple : tous y ont droit, tous y ont part. On ne saurait trop s'en persuader.

Mais il faut cependant voir les choses comme elles sont. Et toute la question est de savoir si Notre-Seigneur, en épanchant ainsi son sacerdoce sur toute son Église, a voulu qu'il fût indistinctement et uniformément distribué entre tous les chrétiens, ou s'il n'a pas voulu qu'il fût confié plus distinctement et attribué par degrés à certains d'entre eux tout en demeurant le bien de tous. Dans la première supposition nous n'aurions qu'une sorte de sacerdoce diffus et généralisé. Dans la seconde, un sacerdoce plus affiné, plus spécialisé, qui pût devenir toute la raison d'être de quelques-uns pour le plus grand profit de tous.

De ces deux suppositions, la seconde est la vraie. Et, si tous les chrétiens, par l'initiation de leur baptême et de leur confirmation, reçoivent déjà assez fortement l'empreinte du Christ pour avoir en eux une part de sa capacité religieuse et un emprunt de son sacerdoce, il est réservé seulement à quelques-uns d'entre eux de recevoir, par des ordinations saintes et par des sacres plus solennels encore, la totale empreinte qui puisse faire d'un chrétien un autre Christ. Un prêtre est quelqu'un

de nous, il est notre enfant et notre frère; mais, sorti du milieu de nous, il est promu au-dessus de nous et pleinement investi du pouvoir de représenter le Christ parmi nous.

Telles ont été, sans nul doute possible, la pratique et la pensée de notre primitive Église. Parmi ces premiers chrétiens il y a eu des prêtres. A la fin même de cette Épître où se trouve le fier passage que je rapportais à l'instant et que l'on m'objectait, saint Pierre écrit en propres termes : « Aux Anciens qui sont au milieu de vous, voici l'exhortation que j'adresse, moi Ancien comme eux : Paissez bien le troupeau du Christ que vous avez sous vous. Vous en êtes les prototypes. Vous en êtes les vrais pasteurs. Et quand le Prince des pasteurs paraîtra, vous serez couronnés avec lui [4]. »

Ancien, presbytre, d'où va dériver prêtre. Le mot y est. La réalité aussi. Ces Anciens n'étaient pas nécessairement des chrétiens avancés en âge : « Que personne ne méprise ta jeunesse », écrit saint Paul à Timothée [5]. Il pouvait y avoir de tout jeunes gens parmi ces presbytres. Ce qui les distinguait de leurs frères, ce n'était pas le poids des ans, c'était la charge des âmes. Et cette charge leur était confiée par de solennelles formules et par l'imposition des mains du presbyterium : « Ranime en toi, disait saint Paul à celui qu'il avait ainsi ordonné, le don que tu as par cette imposition des mains; ne laisse pas inactif ce don que tu possèdes [6]. » Par élection, par cooptation, puis par de réelles investitures, une hiérarchie s'élaborait et se constituait, qui portait en elle le sacerdoce du Seigneur.

Les Actes des Apôtres ainsi que leurs Lettres nous laissent apercevoir à maintes reprises cette première for-

4. I Pierre, v, 1-4.
5. I Tim., iv, 12.
6. I Tim., iv, 14. II Tim., i, 8.

mation de la hiérarchie sacerdotale. Cette vue est très saisissante quand on s'applique bien à la réalité. Assurément on ne peut s'attendre à ce que tout soit déterminé comme ce l'est aujourd'hui. Vous ne voyez pas ces premiers prêtres du Christ parés de nos draps d'or ni fixés dans nos attitudes hiératiques. Cet ordre sacerdotal, si nouveau à tant d'égards et investi de pouvoirs inouïs, forcément se cherchait. Il ne pouvait guère s'organiser que progressivement. Mais, dès l'origine, manifestement tout l'essentiel y était.

C'étaient ces presbytres qui avaient la présidence des assemblées et le gouvernement des frères. Ils avaient à guider, à encourager, à reprendre, à juger. Il leur appartenait de veiller à la doctrine et de veiller aux mœurs. C'était à eux à transmettre les enseignements et à rappeler les commandements que le Seigneur avait laissés. C'était à eux à administrer les sacrements qu'il avait institués. Par-dessus tout, c'était à eux à renouveler la sainte Cène dans laquelle on savait que le Seigneur s'était livré tout entier. Précisément, à cette Action sacrosainte qui était lourde de tant de choses, le prêtre de Jésus-Christ à son tour se révélait tout entier. On le voyait là nécessairement dans la majesté de son ordre.

Il y eut très tôt quelque chose de liturgique dans ces réunions où les premiers chrétiens se convoquaient, pour manger ensemble, et aussi pour s'instruire, s'édifier et prier. « Où vous êtes seulement deux ou trois réunis en mon nom, avait dit Jésus, je suis au milieu de vous. » Ils étaient beaucoup plus de deux ou trois. Aussi étaient-ils sûrs, quoique tout ne fût pas toujours très édifiant ni parfaitement spirituel de leur côté, que le Seigneur était présent spirituellement comme il avait dit. Mais, conformément à ce qu'il avait dit aussi, les Anciens possédaient l'étrange pouvoir de le rendre présent plus que spirituellement. Assis à table avec leurs frères, ces hommes se dressaient soudain au-dessus d'eux. Ces Anciens, à ce moment, étaient hiératiques. Littéralement ils refaisaient le Seigneur : en son lieu et

place, et par délégation de lui, ils remplissaient la grande fonction et faisaient figure de Christ. Changeant le pain en son Corps et le vin en son Sang, ces hommes « annoncent la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne[7] ». Ce sont eux qui dans la réunion font « manger le repas du Seigneur[8] ». Ils sont les ministres et les dispensateurs du Corps et du Sang. Le calice qu'ils bénissent est une communion au Sang du Christ, et le pain qu'ils rompent est une communion au Corps du Christ[9]. Il est évident que tous les frères n'ont pas un tel pouvoir. Si tous pouvaient communier, tous ne pouvaient consacrer. Il fallait bien que quelques-uns fussent marqués et ordonnés pour cela. D'ores et déjà le sacerdoce et le sacrifice (celui de la sainte Cène : l'Église n'en a pas d'autre) étaient liés l'un à l'autre. On n'eût pu, et on n'a jamais pu, toucher à l'un sans toucher à l'autre. Si l'on diminue la capacité du prêtre, on retranche au contenu de l'Eucharistie. Le prêtre de Jésus-Christ est l'homme de la présence réelle de ce même Jésus dans l'Eucharistie.

Allons encore plus à la source. Cet ordre sacerdotal qui se voit dès la primitive Église, est-il bien dans la pensée du Christ et se voit-il aussi au contact même de celui qui demeure en cette institution le Seigneur et le Maître? Autrement dit, est-ce seulement l'Église qui s'est donné sa hiérarchie sacrée, ou bien est-ce Jésus lui-même qui la donne et l'ordonne?

La réponse n'est pas douteuse. Je vais jusqu'à dire qu'on voit peut-être encore mieux le sacerdoce chrétien se préformer et s'ordonner dans les mains mêmes de Jésus-Christ qu'on ne le voit ensuite s'organiser et s'am-

7. I Cor., XI, 26.
8. I Cor., XI, 20.
9. I Cor., X, 16.

plifier au sein de la nouvelle Église. Je me demande vraiment comme une si grande institution peut échapper à des chrétiens. Car elle n'est pas seulement inscrite et relatée dans quelques textes; mais, dans ce milieu que s'est créé le Christ, elle est inhérente à la contexture même des événements et des faits, elle appartient à la configuration des personnes et des choses. La transmission que ce Christ fait de lui à d'autres qui seront comme lui-même est un des aspects les plus évidents de son histoire. La trame évangélique, par quelques-uns de ses fils les plus en vue, est un récit de vocations sacerdotales et comme le tracé d'une grande ordination.

Dès le commencement de sa vie publique Jésus se choisit des disciples qu'il préfère aux autres, qu'il veut avoir tout le temps avec lui, qu'il sépare d'avec le monde, et qu'il met à part même des autres disciples. Manifestement ce sont ces appelés, ces choisis, eux-mêmes sériés et classés comme par degrés, que le Christ s'applique pendant toute la durée de son ministère à marquer à fond de son empreinte. Or, c'est cette empreinte ainsi poussée qui fait les prêtres. Ne nous y trompons pas : nous sommes là *in medias res*, en pleine réalité. Il est certain, il est même défini [10], que l'Ordre a été institué à la sainte Cène en même temps que l'Eucharistie et par rapport à elle. Mais il n'en est pas moins vrai que Notre-Seigneur, à d'autres moments, a préparé ou parachevé l'ordination majeure de ce grand soir. Il me paraît hors de doute qu'il a ordonné ses premiers prêtres à plusieurs reprises. Ce sont comme autant d'ordinations variées et successives. J'en rapporte ici quelques-unes et ne prétends pas qu'on n'en pourrait relever d'autres.

Dès les premiers temps [11], après les premiers appels,

10. Notamment par le Concile de Trente.
11. Voir Synopse, du P. Lavergne, n. 54.

les vocations étant donc bien déterminées et déjà quelque peu éprouvées, Jésus procède à une sorte de première ordination. Les trois synoptiques en ont gardé le souvenir. Le divin Maître fait les choses avec une solennité qui est évidemment voulue et qui opère ce qu'elle signifie. Il monte à la montagne et passe la nuit à prier Dieu. Puis, au point du jour, « il appelle auprès de lui, dit saint Marc, ceux qu'il voulait. Et ils se rendirent auprès de lui. Et il en établit douze pour être avec lui et pour les envoyer prêcher avec pouvoir de chasser les démons [12]. » Il établit donc ainsi les Douze, insistent et continuent nos textes, et il imposa des noms et des rangs.

Ce sont ces Douze qu'il va, les temps d'après, envoyer en mission [13]. Il leur confère ses instructions et ses pouvoirs pour une véritable mission d'essai en Israël. « Eux s'en étant allés, raconte encore saint Marc, prêchèrent la pénitence, et ils chassaient beaucoup de démons, et ils oignaient d'huile beaucoup de malades et les guérissaient... Au retour, ces Apôtres se rassemblèrent auprès de Jésus et lui racontèrent tout ce qu'ils avaient fait et tout ce qu'ils avaient enseigné [14]. » A la suite de cela, de plus en plus, le divin Maître les associe à lui, leur explique toutes choses, leur confie ses secrets, et aussi ses pouvoirs. Voici, par exemple, ce prodigieux « pouvoir des clefs », vrai pouvoir divin aux yeux de tout israélite : il est promis pourtant, à Pierre d'abord, aux Douze ensuite [15]. Dans une de ces circonstances, et après une émouvante profession de foi de celui qui est déjà le prince des apôtres, Jésus assure par un sublime jeu de mots que « sur la pierre de Pierre il bâtira toute son Église [16] ».

12. Marc, III, 13-15.
13. Synopse, 101, 102, 105.
14. Marc, VI, 12-13, 30.
15. Synopse, 121, 134.
16. Matth., XVI, 18.

Par après, le divin Maître amplifie la mission et donc aussi l'ordination qui la consacre. Il étend l'une et l'autre des Douze aux Soixante-douze[17]. Saint Luc et saint Mathieu en font mémoire. Même envoi : « Qui vous écoute, m'écoute; qui vous rejette, me rejette; or, qui me rejette, rejette Celui qui m'a envoyé. » Même retour, avec la grande joie de Jésus dans cette dilatation de Lui-même parmi ses futurs prêtres : « Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair... Je vous ai donné puissance... rien ne pourra vous nuire... Je te loue, Père, pour avoir caché ces choses aux sages et aux habiles et les avoir révélées aux petits ! Oui, Père, aux petits, car tel a été ton bon plaisir... Tout m'a été transmis par mon Père... Je vous dis que beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir les choses que vous voyez et ne les ont pas vues... » L'ère est ouverte des grandes ordinations et des grandes transmissions sacerdotales.

A mesure qu'il approche de sa fin, Jésus ne fait que resserrer autour de lui ceux qu'il a commencé d'ordonner. On sait que c'est aux abords immédiats de sa Passion et de sa Mort qu'étant lui-même Prêtre au suprême degré il finit de créer ses prêtres. C'est évidemment l'instant capital, le moment décisif. Je n'en dis rien : le récit en est dans toutes les mémoires.

Au surplus, l'ordination ne laissera pas de se poursuivre jusqu'après la Résurrection, durant cette quarantaine bénie où Jésus a tant fait pour l'établissement de son Église. En voici un épisode qu'on prendrait aussi pour une cérémonie d'ordination. Cette fois, c'est saint Jean qui raconte, de front avec saint Luc[18]. « Jésus fit voir ses mains et son côté. Les disciples se réjouirent de

17. Synopse, 152-154, 156.
18. Synopse, 315.

voir le Seigneur. Il leur dit donc de nouveau : Paix à vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Et ayant dit cela, il souffla sur eux et leur dit : Recevez l'Esprit-Saint, ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus[19] ! »

Enfin, leur est dévolue la grande mission, non plus seulement en Israël, mais vers toutes les nations, non plus seulement pour un bout de temps, mais pour tous les temps[20]. « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre », fait souverainement Jésus, et il ajoute : Cette puissance, vous l'avez, je vous la passe, « allez donc enseigner toutes les nations, les baptisant (sacrements), leur enseignant à pratiquer tout ce que je vous ai commandé (enseignements et commandements), et voici que je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation du siècle[21]. » N'est-ce pas là une sublime investiture? Telle est bien, et cette fois dans toute son ampleur, l'ordination des prêtres du Christ. Le sacerdoce catholique est là dans son principe même. Catholique, il l'est pour toute la durée des temps, pour toute l'étendue des nations.

Dans la sainte Église catholique, il n'y aura point d'autre ordination que celle-là. La même qui s'est faite au contact visible de Jésus-Christ continue sous son action sacramentelle. Nos évêques et nos prêtres et même les autres ministres dans lesquels s'est ramifié l'ordre hiérarchique, tous sont ordonnés sous la main du Grand-Prêtre de notre religion. Tous émanent de lui, tous regardent vers lui. Ils ne sont explicables que par lui et par rapport à lui. Il est celui qui les fait prêtres, et toute

19. Jean, xx, 20-23.
20. Synopse, 318.
21. Matth., xxviii, 16-19.

leur raison d'être les ramène à lui. Ils portent sur eux la même empreinte que les premiers, et cette empreinte leur confère toujours la même capacité. Ils reçoivent en eux, s'ils sont fidèles, la même grâce, et cette grâce leur permet d'être de saints prêtres et de faire honneur à leur état. Retenez bien, chrétiens, que vos prêtres ne sont pas institués pour vous rendre votre Christ plus distant : ils sont institués, au contraire, pour vous le rendre plus présent.

Car, au fond, comme conclut l'Épître sacerdotale par excellence, « Celui qui par le sang d'une alliance éternelle est devenu le grand Pasteur des brebis, notre Seigneur Jésus[22] », contient toute prêtrise. Il n'y a de prêtres avant lui que pour le préfigurer, et en quelque manière le préparer; après lui que pour le perpétuer et très réellement le représenter.

Passe-Prest.

Fr. R. Bernard, O. P.

22. Hébr., XIII, 20.

L'âme de Cottolengo [1]

A vouloir tracer un portrait psychologique de saint Joseph-Benoît Cottolengo, j'ai peur de passer à la fois pour trop hardi et irrespectueux. Trop hardi, car je n'ai pas consulté les documents de son procès de canonisation, et les biographies de lui que nous possédons, pour excellentes qu'elles soient, ne sont que des biographies populaires et dont le seul but est d'édifier. Irrespectueux, car ce saint, si élevé au-dessus de ses enfants comme un Moïse parlant avec Dieu face à face, a enveloppé son oraison et son héroïsme sous le voile des manières les plus communes; en décrivant son caractère humain, ne risque-t-on pas de ne plus voir la vie avec Dieu et de laisser subsister seulement la figure d'un brave homme à l'esprit assez vulgaire ? Cependant je crois que l'entreprise, même en ces conditions défavorables, peut et doit être tentée. Les livres publiés sur Cottolengo et son œuvre nous livrent assez de faits pour tenter une esquisse de son caractère. Et cette esquisse, espérons-le, ne sera ni impie ni trompeuse : l'excellent prêtre qui plaisantait avec les marchands de la place aux légumes ne nous reprochera pas, du haut du ciel, de l'avoir montré avec ses allures peu distinguées, et il a toujours été si totalement un apôtre et une victime d'amour qu'à travers ses paroles et ses gestes, en apparence vulgaires, sa sainteté incomparable resplendit sans être offusquée par aucune ombre.

C'était un enfant d'un bon naturel, physique et mental. Ses portraits, même ceux où les fatigues excessives

1. Voir *La Vie Spirituelle* du 1er juillet 1939, p. 61.

et les mortifications surhumaines ont émacié son corps, indiquent un tempérament sain et vigoureux. Pour avoir travaillé sans trêve, spirituellement et manuellement, à bâtir ses œuvres et à soigner ses malades, pour avoir vécu d'une quantité de nourriture si infime et si mauvaise, quelques anchois et oignons ou de la salade, pour avoir passé la plus grande partie de ses nuits à prier, et rester encore capable, à cinquante-quatre ans et atteint du typhus, de confesser des malades pendant des journées entières, il fallait que la force de sa constitution fût hors de pair. Les facultés de son âme n'étaient pas moins bien équilibrées : le jeu en est si bien réglé, si harmonieux que, selon la loi de toute activité qui s'exerce normalement, elles s'épanouissent dans la joie et répandent de la joie. Il était comme sans défaut. Tout au plus les biographes notent-ils, dans ses premières années, une petite tendance à l'impatience ou à la colère, et encore cette tendance ne devait pas être violente, car à peine en cite-t-on deux ou trois traits. Et ces traits sont en réalité des traits de vertu, car le brave enfant, s'il s'emportait quelque peu, s'en repentait aussitôt à ce point qu'il réparait sa faute avec un courage héroïque. Sa tante Vittoria lui ayant demandé de lui rendre un petit service, il s'était mis à crier : « Quel ennui! quel ennui! » Mais, le soir même, il allait lui demander pardon avant de se coucher. L'enfant à qui on n'a pas à reprocher autre chose est déjà un petit saint. Et voilà une constatation de souveraine importance à noter au début de cette esquisse : dès sa plus tendre jeunesse, Joseph-Benoît est choisi, Dieu le comble de sa grâce, et le petit est immanquablement fidèle. On ne peut imaginer une marche plus droite pour monter vers Dieu; c'est à la lettre le sentier direct, escarpé, qui s'élève sans aucun coude vers la cime du Carmel, tel que l'a dessiné saint Jean de la Croix. Il y a eu sans doute beaucoup de saints qui, dès leur jeunesse, ont été absolument fidèles. Cottolengo en donne, en tout cas, un des exemples les plus frappants. Le naturel y est,

naturel excellent, et la fidélité à la grâce n'a ni heurts ni interruptions.

Ce n'est pas à dire, pourtant, que le fondateur de la *Piccola Casa* n'ait pas son caractère à lui, nettement tranché. Précisément peut-être parce que la nature était bonne et avait peu besoin d'être élaguée ou transformée, la grâce l'a enveloppée en la laissant à peu près telle quelle. Déjà, de son vivant, on appelait le chanoine Cottolengo le saint Philippe Néri de Turin, et ce surnom était parfaitement justifié : par bien des traits, le caractère du saint turinois rappelle celui de l'apôtre de Rome.

Dans leur vie de saint Philippe Néri[2], MM. Ponnelle et Bordet ont mis beaucoup d'insistance à prouver que Néri n'était pas du tout un intellectuel, qu'il ne savait guère de théologie, qu'il ne se préoccupait pas des choses de l'esprit. J'ai le sentiment qu'ils ont exagéré. Mais en ce qui concerne Cottolengo, l'évidence est éblouissante : il est tout l'opposé d'un intellectuel. Il n'a aucunement le goût des choses de l'esprit, il les méprise presque. Sans doute, il a cru devoir, en très bon séminariste qu'il était, étudier avec beaucoup d'application, et comme il n'était pas doué d'une grande facilité dans les études, il a prié avec ferveur saint Thomas d'Aquin de lui obtenir l'ouverture de l'intelligence. Il y a réussi; et plus tard, sur le conseil de son directeur, Amerano, il prépare et soutient avec un brillant succès un doctorat en théologie. Mais à peine est-il installé chanoine du Corpus Domini qu'il distribue tous ses livres, exactement comme l'avait fait Philippe Néri (nous noterons beaucoup d'autres traits identiques chez les deux saints, à tel point qu'on ne peut guère douter de l'influence de l'un sur l'autre). Assurément, l'homme de prière qu'il était s'est assimilé les vérités de la foi jusqu'à en faire la substance même de son âme; il en vit, il les a si présentes qu'il est capable, à quelque moment que ce soit, de les proposer avec une conviction et une chaleur qui

2. *Saint Philippe Néri et la société romaine de son temps.* Paris, Bloud et Gay, 1928.

touchent les cœurs. Cependant, s'il était le moins du monde amateur de théologie, il ne viendrait pas prêcher avec cette insouciance déconcertante dont nous parlent ses biographes. Car au moment même de monter en chaire il ne sait pas du tout de quoi il va parler. Il est vrai qu'aux premiers temps de son séjour au Corpus Domini il avait eu le tort de fourbir un peu trop le style de ses discours, et son ami Rossano l'avait dissuadé d'affubler sa parole de ces ornements artificiels. Mais la réaction est tout de même un peu forte. Désormais il ne prépare plus rien, et au moment tout juste d'entrer dans l'église pour aller à la chaire, il s'adressait au sacristain : « Dis-moi, toi qui es un galant homme, sur quoi faut-il aujourd'hui faire le discours ? » Et celui-ci fixait le sujet : avec quelle compétence, on peut se le demander.

Ces dispositions se sont de plus en plus affirmées à mesure que Cottolengo mûrissait. Il a défendu formellement à ses Sœurs Vincentines de lire des ouvrages de spiritualité, à l'exception de quelques-uns dont il a dressé la liste. Il ne les a pas formées à la prière mentale, loin de là. Ces braves Sœurs ne cessent, même pendant la messe, de réciter tout haut des paroles, ordinairement le chapelet. Quand il les présentait aux autorités, dans les villes de province où on les avait demandées, il disait d'elles que c'étaient de pauvres filles de campagne, très ignorantes, et dont l'intellect était tout juste capable de saisir le catéchisme. Je veux bien que dans tout ceci il y a la volonté de maintenir dans l'humilité et dans le détachement des joies de l'esprit (détachement si profond et si grand!) ces saintes religieuses, dont toute l'existence doit s'écouler en des travaux matériels accablants au service des pauvres et des malades : l'admiration qu'elles suscitent partout, leur dévouement quasi instinctif et inconscient lui ont donné raison. Reste quand même qu'un autre saint, je ne dis pas seulement un François de Sales, mais un Jean Bosco, aurait eu d'autres manières de faire. Encore un trait : par dévotion envers la Trinité divine, il a établi que, dans l'é-

glise de la *Piccola Casa* où on ne cesse jamais, jour et nuit, de prier, la *laus perennis* commence par l'hymne *Jam sol recedit igneus*. On chante donc à l'aurore des strophes qui disent que le soleil se couche.

Les façons d'agir et de parler de Cottolengo étaient simples, libres, populaires, sans rien de ce qu'impose la politesse mondaine ou le souci de la dignité. Les enfants couraient après lui, le prenaient par les mains, le tiraient par sa soutane, fouillaient dans sa sacoche pour voir s'il leur apportait des bonbons ou des pâtisseries : ils sautaient autour de lui en faisant un tapage infernal. On lui en fit parfois des reproches, sous prétexte que la gravité sacerdotale exige un tout autre maintien. Il répondit une fois qu'au début de son institut, saint Vincent de Paul avait un air solennel, une attitude d'autorité, mais ayant compris que ces manières ne convenaient pas à un Supérieur de communauté religieuse, qu'elles aliénaient les esprits et empêchaient la confiance, il changea de système, et, faisant violence à son tempérament, il gardait un maintien digne, oui, mais paternel, qui inspirait respect et amour. La réponse est magnifique, mais elle n'explique pas tout : le Saint de la *Piccola Casa* n'avait sûrement pas les manières du « grand saint du grand siècle ».

Il parlait beaucoup en proverbes populaires. Il ne s'exprimait à peu près jamais en italien. Admettons, si l'on veut, qu'à une certaine période de sa vie il ait agi ainsi consciemment par humilité; en tout cas il n'a pas fait autrement que continuer ce qu'il avait toujours fait. On n'apprend pas artificiellement à parler en proverbes comme Sancho Pança, et le dialecte dont on use couramment est celui que requièrent les besoins réels de la vie. Bien que son père fût percepteur, il possédait quelques bœufs ou vaches : Cottolengo aimait à raconter qu'il avait été élevé à l'étable avec les bestiaux. Assurément, recherche d'une humiliation (il disait cela devant un évêque), mais il ne s'affublait pas par là d'un faux déguisement populaire. Écoutez cette jolie histoire :

Un jour qu'il se rendait en voiture à Voghera, à la montée de Chieri, les chevaux ne voulaient plus avancer. Le cocher, impatienté, aurait eu volontiers recours aux moyens efficaces employés par ses pareils, mais il n'osait pas, et, par respect pour les voyageurs, il marmottait tout bas entre ses dents d'étranges mots confus. Le chanoine s'aperçoit de son embarras, et, mettant la tête à la portière, lui crie : « Eh! mon galant homme, si par hasard tes chevaux ont besoin de quelque mot un peu gros [3], je te permets de le dire; mais entendons-nous bien, un mot que disent les bons Piémontais. » Et le cocher : « Merci, monsieur le chanoine, laissez-moi faire », et, avec quelques coups de fouet, il jette une demi-douzaine d'interjections qui n'étaient pas des jurons, mais assez vigoureuses pour faire repartir l'attelage.

Le bon chanoine qui parle en proverbes comme les paysans et permet au cocher de lancer des gros mots honnêtes a le bon sens, les comparaisons, les métaphores du peuple : nous insisterons là-dessus un peu plus loin, et l'image de Sancho Pança se présente irrésistiblement. Mais ne croyez pas que sa simplicité paysanne soit grossière, elle a au contraire la subtilité et l'éclat que le peuple italien est peut-être seul capable de ressentir et d'exprimer. Il rappelle les Toscans François d'Assise et Philippe Néri. Dans sa chambre il avait élevé un petit autel en l'honneur de la Sainte Vierge; devant l'image de Marie il tenait constamment allumée une lampe d'argent et il gardait avec grand soin deux canaris qu'il appelait « les musiciens de la Madone ». Quand il leur portait la nourriture ou nettoyait leur cage, il parlait avec eux : « Je vous donne du bon grain, mais vous devez faire fête à la Madone qui est votre maîtresse; quand je suis à la maison ne chantez pas; mais quand je n'y suis pas, faites la belle matinée et la belle sérénade [4]

3. Turchino.

4. Traduire par le sens étymologique : *serenata*, le chant du soir.

à la Sainte Vierge, parce que je vous ai établis ses chantres et musiciens. »

Quand un paysan a l'âme grande, le cœur délicat, l'intelligence vive, ses manières familières étrangères aux conventions mondaines, sa simplicité ne froissent pas : elles amusent un peu, et elles attirent la sympathie. Telles étaient les manières de Cottolengo. Plusieurs fois, les ducs Victor-Emmanuel (le futur roi) et Ferdinand de Savoie vinrent voir les crèches rudimentaires de ses enfants, et il les conduisait même à l'étable, où il y avait quelques vaches. Quand la visite était finie, il les priait de présenter au roi ses salutations, et il employait pour cela des formules tout à fait sans cérémonie : « Ayez la bonté de remercier votre papa de notre part. » Le roi Charles-Albert lui ayant remis un autre jour une somme importante, le voilà, dans son bonheur, qui fait retentir le palais d'un éclatant : « *Deo gratias* », et le voilà qui saute sur le souverain et l'embrasse · « La divine Providence! la divine Providence! ô le brave roi! faites toujours de ces choses qui me font tant de plaisir! » On devine que s'il avait cette liberté avec la famille royale, il traitait la noblesse aussi cavalièrement. Pour la fin, citons le plus beau trait de cette simplicité. A la *Piccola Casa*, il chaussait une paire de sabots et il ne craignait pas de sortir en ville en cet équipage. Il osa même se présenter ainsi à une audience de Sa Majesté. Au retour, la Sœur portière lui fit des observations respectueuses sur cette inconvenance. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » dit-il, et, levant un pied après l'autre, « mais ils ne sont pas si laids, et c'est si vrai que le roi ne me les a pas changés ».

Un esprit critique pensera peut-être que, sous la rubrique simplicité, j'ai rangé des faits de nature passablement diverse : l'indifférence pour les choses de l'esprit, le dédain voulu du savoir afin de concentrer toute la vie en Dieu, la libre allure de qui se fait tout à tous, la conversation paysanne et spirituelle de Sancho Pança, l'imagination ouverte à la vie universelle, la familiarité

rustre qui se fait accepter parce que le cœur y est. Ces manières d'être simple ne s'appellent pas nécessairement les unes les autres, elles peuvent avoir pour principes des motifs très différents, on les trouve séparées dans des caractères qui ne se ressemblent pas. Ont-elles même de commun autre chose qu'un mot vague et mal choisi ? Il me semble cependant que, dans le cas de Cottolengo, tous ces traits participent à une tendance commune, celle de la totale liberté intérieure : se donner, aimer les hommes et toutes les créatures avec toutes ses forces d'âme et de corps, sans qu'aucun conformisme ait le droit d'intervenir pour arrêter ou seulement pour régler cette adhésion à l'être. Philippe Néri aussi a été l'homme de la liberté intérieure qui jamais ne s'est soumis à un code social, et là encore Cottolengo, aussi bien que Jean Bosco, le rappelle. Mais je ne dirai jamais que Philippe est simple. Il est libre, oui, mais il n'est pas simple. Par rapport aux conventions du monde, il est un révolté, et les gens de la Cour le méprisent copieusement : il envoie ses pénitents nobles mendier, il danse en public, il fait monter Baronius sur la table d'un banquet nuptial, et combien d'autres histoires. Son humilité est incroyablement compliquée, car elle s'affiche, et de même ses façons d'éprouver ses disciples. Au contraire, Cottolengo va tout droit, il ne lutte pas contre les coutumes de bon ton et les préjugés du monde et les idées toutes faites, il ne s'en inquiète pas, il ne les attaque ni ne les contourne; il est libre parce qu'il est spontané, maître de soi, et qu'il va tranquillement à tout ce qui est vrai et bon. Et parce qu'il est ainsi sereinement indépendant et droit, il est toujours dans la joie. C'est sur ce point qu'il est singulièrement « le Saint Philippe Néri de Turin ».

Il répandait la joie autour de lui : une joie unique, telle qu'on n'avait jamais vu un homme être entouré de cette atmosphère. Les pauvres gens hospitalisés à la *Piccola Casa* auraient voulu être toujours avec lui : « Rien qu'à le voir, disaient-ils, cela nous suffit, sa présence

nous console, et quand de plus il parle avec nous, c'est un bonheur qu'on ne peut pas dire. » Ils ajoutaient même, paraît-il, que pour être à ce point tranquille et joyeux, il faut être un saint. On se doute que cette allégresse de caractère était devenue, par volonté et par grâce, un esprit mystique et une vertu surnaturelle. Nous aurons à l'expliquer plus loin; citons pourtant tout de suite des paroles qui, si elles donnent un enseignement spirituel, ont une telle saveur de bonhomie qu'elles sont à leur place ici. « Quand vous serez à l'hôpital où l'on vous attend, disait-il aux Vincentines qui quittaient la Maison-mère, soyez toujours gaies et contentes, parce que vous êtes les servantes de Jésus et que vous servez Jésus dans ses pauvres. Regardez un peu la Sainte Vierge, avec quelle jubilation elle servait son bambin; regardez un peu saint Joseph, s'il était content de le servir, et les deux sœurs Marthe et Madeleine, si elles exultaient quand le Sauveur venait se reposer dans leur maison. Vous êtes comme celles-ci, vous servez Jésus dans ses pauvrets, dans ses malades, dans ses bambins; donc il vous faut toujours contentement et gaieté, autrement on croirait que vous servez à contre-cœur notre bon Jésus[5]. »

Si cette jovialité extérieure avait la puissance de répandre la joie, c'est sûrement parce qu'on y voyait son cœur. Du premier coup il remarquait les tristes, et il s'employait à dissiper les ténèbres qui assombrissaient les visages. Lorsqu'il habitait au Corpus Domini, s'il voyait parmi ses confrères une tête soucieuse, il s'approchait affectueusement et demandait : « Eh bien ! monsieur le chanoine, vous n'êtes pas dans vos bons jours ?[6] » Souvent ces seules paroles avaient la vertu

5. Il est évident que toutes les paroles que nous rapportons de Cottolengo n'ont pas été prononcées par lui mot à mot. Ses biographes, Gorrino et Ballario, les rapportent souvent dans les mêmes termes; nous avons là des souvenirs des Vincentines et des autres témoins qui ont vécu avec lui.

6. « *In diebus suis* », parce qu'en italien il parlait à la troisième personne.

d'écarter toute mélancolie. Si elles ne suffisaient pas, il employait d'autres moyens, car il savait qu'il appartenait à tous, et qu'importe s'il se rendait ridicule, pourvu qu'il mît dans les âmes un peu de joie ? C'est, je suppose, en ce sens, qu'il disait de lui-même : « Quand on fait danser l'ours, tout le monde court pour le voir[7]. »

Et en effet, cette source de joie pure, irradiée par la lumière de la grâce, s'épanchait en ondes colorées de nuances très particulières et parfois très étranges, et c'est là que le caractère naturel du chanoine Cottolengo se livre peut-être le plus à découvert. Analyser la jovialité du Saint de la *Piccola Casa*, comme celle de Philippe Néri et celle de Jean Bosco, est le moyen d'atteindre en leur fond le plus personnel ce que leurs âmes ont de commun, et c'est aussi le moyen de découvrir les traits par quoi ils s'opposent.

C'est une chose incroyable combien Cottolengo aimait à parler du vin et des tavernes. Lui qui ne mettait jamais le pied dans un cabaret et buvait de l'eau à peine rougie, il s'ingéniait à faire croire qu'il était un pilier de café. Avec tout le monde, avec ses connaissances aussi bien qu'avec les premiers venus, il discourait sur ces établissements. Quelqu'un le plaignait au sujet de ses occupations accablantes : « Moi, répondait-il, mais je n'ai rien à faire de mes dix doigts, sinon de trouver un partenaire pour ma partie et d'aller au caboulot. » Il rencontrait dans la rue des prêtres qui lui demandaient des nouvelles de sa santé : « Moi, je vais très bien, je viens en ce moment de l'hôtellerie. » Avec d'autres, la plaisanterie prenait une autre tournure : « Il y a une auberge à deux pas, voulez-vous venir, nous sommes juste à l'endroit. » Ou bien : « Que voulez-vous ? je suis toujours ivre ou presque toujours, je ne puis quasi pas me tenir sur mes pieds. Je suis un ciôcot. » Voilà ce mot piémontais, signifiant ivrogne, dont il a tant usé et abusé dans son jargon familier, mais qui doit nous

7. Mgr Gorrino cite ce mot dans un autre contexte.

émouvoir comme des syllabes et une fusée de rire qui viennent de sa voix de saint. Tout le monde, les amis et les inconnus, les religieuses et les séculiers, était un ciôcot. Il rencontra un jour un prêtre qui n'était pas habitué à ces manières. Celui-ci, en s'entendant interpellé par des exclamations qui ne sentaient pas la gravité ecclésiastique : « Quel ivrogne, quel vaurien![8] » le prit d'assez haut : « Mais où y a-t-il un ivrogne ou un vaurien ? Je ne bois jamais de vin et je n'ai de rixes avec personne. Pourquoi me traitez-vous d'ivrogne et de vaurien ? » Cette fois le Saint reprit l'onction sacerdotale : « Vaurien du paradis, me comprenez-vous ? »

La plaisanterie du vin et du caboulot revient partout dans la vie de Cottolengo. Elle est un moyen inattendu d'éviter les bavardages et de garder la discrétion. « Si l'on vous demande qui vous êtes et quel est votre Supérieur, disait-il aux Vincentines, coupez court, dites : nous sommes deux têtes de choux, filles d'un autre chou beaucoup plus gros. Ou bien dites : nous sommes deux ciôcote qui sommes bien habituées à boire chaque jour notre quart, et notre Supérieur aussi il aime bien les quarts. » Ailleurs, la même plaisanterie sert à revendiquer pour les Sœurs le droit à la communion quotidienne. A Moncalvo, certaines gens estimaient en effet qu'au lieu d'aller à la messe les servantes de l'hôpital feraient mieux de rester à soigner les malades. « Messieurs, dit Cottolengo, je vous présente ces Sœurs qui, à dire la vérité, s'enivrent presque tous les jours de l'année. » Rires. Le Saint continue : « Au milieu des fatigues et des dangers où elles se trouvent, les Sœurs ont besoin de force et d'aide et cela leur vient de la communion quotidienne qui les enivre d'amour pour Dieu et les âmes. » Avec les grandes dames, mêmes discours. La marquise Falletti di Barolo, si connue pour les œuvres de bienfaisance fondées par elle (à côté de la *Piccola Casa* un grand bâtiment porte son nom) venait souvent

8. *Birba.* Quel est le vocable piémontais que traduit *birba* ?

voir le Saint, et elle ne venait pas les mains vides. « Madame la marquise, lui disait-il, vous êtes une ciôcota, une vaurienne, une grande bonne vaurienne. Continuez pourtant à nous faire des visites comme ça, la porte vous est toujours ouverte. » Mais le plus beau, c'est l'histoire de la postulante vincentine, Rosa Cavallero, de Vincenza Po, que son frère avait amenée. Cottolengo la prend un peu à l'écart et lui dit à mi-voix :

— Alors, ma fille, tu veux être Sœur, c'est vrai ?

— Oui, si vous me recevez.

— Je veux bien te recevoir, seulement, si tu veux être de la *Piccola Casa*, il faut de temps en temps te lever à minuit et aller au caboulot boire un petit quart. Moi aussi je fais comme ça et ce sont les quarts qui me tiennent sur pied. Si tu veux rester avec les autres, il faut faire comme elles. Elles sont toutes ivrognes.

La pauvre fille, qui était devenue de toutes les couleurs en entendant cette harangue, finit par éclater en sanglots :

— Malheur! si mon père savait que je vais au caboulot...

Et elle voulait tout de suite retourner à Valenza, où les prêtres avaient une conduite autrement plus digne. Mais on lui expliqua le jargon du Père, et elle resta à la *Piccola Casa*, où elle donna des exemples de la plus rare vertu.

Les choux ont été un autre thème très exploité par Cottolengo. L'amour du pays natal, les souvenirs de l'enfance s'y mêlaient, car il était né à Brà, où on cultive abondamment ce légume. On lui demandait un jour si après sa thèse de doctorat il avait pensé à être chanoine.

— Mais que voulez-vous qu'on ait fait à Turin de ce beau meuble ? Je ne pensais pas à autre chose à Brà qu'à planter des choux.

Les choux jouent aussi un rôle éminent dans les événements qui suivirent la fermeture de la Voûte Rouge. Tout le monde tenait pour folle l'obstination du cha-

noine à continuer une œuvre qui avait échoué et à laquelle manquaient tous les moyens financiers. Inquiet et attristé de ces reproches qui circulaient partout, le recteur du Corpus Domini, Valetti, adjura Cottolengo, devant la communauté rassemblée, de renoncer à ses entreprises. Celui-ci, après avoir d'abord répondu que Dieu avait permis la fermeture du dépôt parce qu'il était trop étroit et avait besoin d'être transporté ailleurs pour être agrandi, il le prit sur un ton plaisant :

— Monsieur le Recteur, vous parlez comme cela parce que vous n'êtes pas de Brà et que vous ne vous connaissez pas en choux. Mais moi, qui viens de ce pays, j'ai toujours dit et entendu dire que les choux ont besoin d'être transplantés pour pousser une bonne tête. La divine Providence transplantera donc ailleurs le dépôt et il deviendra un gros chou.

— Comment, s'exclama le Recteur, vous pensez encore au dépôt ? Mais que voulez-vous y mettre dedans ?

— Des malades, on le sait bien, et des pauvres.

— Et après une pareille tempête, vous avez l'illusion de pouvoir en maintenir une vingtaine ?

— Oui, parfaitement, la divine Providence en maintiendra plus de mille.

Ici le comique s'achève en sublime et en prophétie. Mais revenons au bon rire simple. On sait que jusqu'à la fin de sa vie le Père de la *Piccola Casa* a eu à lutter contre les pires difficultés financières. Elles étaient connues, on lui en parlait. Écoutons ses réponses.

— Que voulez-vous ? La *Piccola Casa* est encore toute petite, elle n'a que quelques années, elle commence seulement de mettre ses dents. Faut-il nous étonner qu'elle ait un peu à souffrir ? Mais les dents pousseront et c'est Dieu qui le fera, comme aussi maintenant c'est lui qui fait tout.

Naturellement, le Supérieur de la *Piccola Casa* était aussi pauvre que la maison. L'abbé Gazzani le trouva un jour vêtu d'un gilet gris, parce qu'il venait de donner en aumône son unique soutane. Revenu chez lui, il

fit porter au prêtre dévêtu un de ses plus beaux costumes, mais tout à fait court, car il était de petite taille. Cottolengo le reçut avec beaucoup de *Deo gratias*, et, après l'avoir bien regardé :

— Je vais faire là-dedans une belle figure de rhétorique.

Il l'endosse : la soutane ne lui descendait même pas à mi-jambe. Alors il descend dans la cour, où tout son monde prenait la récréation. Le voilà qui, devant eux, marche en long et en large en disant triomphalement :

— Voilà un beau vêtement! Ça n'a pas d'importance qu'il soit trop court. Au moins je peux courir et sauter sans peur de tomber.

Ces plaisanteries ont l'air d'abord d'être un peu grosses, comme celles du *piovano Arlotto* dont se délectait saint Philippe; mais si elles sentent son paysan, elles n'en sont pas moins bien venues, et au fond, elles sont très fines, car elles renferment une sagesse cachée et elles couvrent d'un voile de joie le détachement et l'héroïsme. Elles ressemblent aux discours d'un Sancho Pança qui se serait adonné à la sainteté après la mort de son bon maître.

On a remarqué tout à l'heure le chanoine qui exhibait sa soutane trop courte devant tous les gens de l'hôpital. Ce trait évoque Philippe Néri se pavanant dans les rues de Rome en aspirant l'odeur d'un bouquet de genêts qu'il portait à la main. Les gestes se ressemblent et encore plus l'intention qui les anime. Aussi bien chez Néri que chez Cottolengo, la gaieté a peu à peu dépassé la spontanéité du caractère; elle est encore naturelle, oui, mais elle est employée à recouvrir volontairement des actes de vertu, si bien qu'on ne sait plus si ces saints jouent ou s'ils se mortifient, et probablement ils font les deux à la fois. Mais souvent ce sont les autres qu'ils amusent et non pas eux-mêmes. Lorsque Cottolengo habitait au Corpus Domini, il passait souvent sur la place aux légumes, et parce qu'il causait familièrement avec tout le monde, les petits marchands

étaient heureux de lui offrir de leur marchandise : des légumes, des harengs, des anchois... Pour leur faire plaisir il acceptait tout, remplissant ses poches, et continuait à bavarder, au risque d'arriver en retard à la maison. Les confrères étaient à la fin du repas : Cottolengo ne dérangeait pas les gens de la cuisine, il tirait de sa poche les denrées qu'on lui avait offertes, et déjeunait avec une vinaigrette et un hareng. Les cadeaux des braves gens, les poches-bazar terminaient leur drôlerie dans un repas de carême. Toujours au Corpus Domini, le jeune chanoine n'allumait pas de feu, et pourtant les hivers sont durs à Turin. Quand il avait par trop froid, il se mettait à courir dans sa cellule en tous les sens, et il disait en riant : « Je fais la bête féroce. » Même manière de faire avec ceux qu'il associait à sa vie dévouée et souffrante. Tommaso Rolando s'était dévoué à lui pour lui servir de commissionnaire, et il n'hésitait pas à lui demander des travaux pénibles et humiliants. « Veux-tu boire une bouteille, lui disait-il, allons-y. » Et l'on partait. Mais en fait de bouteille, il s'agissait de monter des étages et de rapporter sur son dos, jusqu'à la *Piccola Casa*, un malade souvent sale et répugnant. Même manière de faire avec les premières filles qu'il soumit à d'effrayantes épreuves pour qu'elles fussent l'inébranlable fondement de la congrégation vincentine. Dix heures de prières par jour et à genoux, nourriture de pain et de soupe sans assaisonnement, mortifications corporelles, une existence effrayante. Il leur avait imposé un costume ridicule, un voile noir tombant sur les yeux de sorte qu'elles ne voyaient guère où poser les pieds, et de grossiers sabots mal taillés : quand elles allaient à la messe à l'église paroissiale de Borgo Dora, les enfants les poursuivaient en riant et même en leur lançant des trognons ou des pierres. Au retour, le Fondateur les interrogeait :

— Eh bien ! ce matin, avez-vous fait une bonne pêche ?

Elles racontaient les avanies endurées.

— *Deo gratias! Deo gratias!* répétait-il, l'affaire va bien, elle ne pourrait pas aller mieux.

Que le Saint de la *Piccola Casa* ait été très humble, c'est un trait qu'il a en commun avec tous les saints. Évidemment il se tenait pour rien, il acceptait de bon cœur les pires avanies, il se comportait envers ses pauvres comme s'il était leur domestique : cela, nous le savions à l'avance. Mais il n'emploie jamais les formules artificielles des hagiographes : il ne dit pas qu'il est le plus grand pécheur du monde, ni qu'il a mérité l'enfer. Quand il parle de lui, ses expressions ont une simplicité et un accent qui indiquent la vraie source de l'humilité : l'expérience des âmes, la constatation que Dieu accomplit tout bien. On connaît la réponse tranchante faite par Philippe Néri malade à une dame qui souhaitait sa guérison pour qu'il continuât à rendre service aux autres : « Mais je n'ai jamais pensé pouvoir être utile à personne[9]. » Cottolengo parle exactement sur le même ton. Si l'on admirait ses œuvres et l'en félicitait : « Moi, je ne fais absolument rien. Je ne suis bon qu'à tout gâter et mon nom est *guastamestieri*. » Il posait pour l'homme oisif : « Moi, je ne sais jamais à quoi m'occuper. Si je trouvais au moins quelqu'un pour faire la partie à la *mora* ou à *trasette*! » Il disait encore de lui qu'il était un bouffon, et que son principal talent consistait dans les bonnes facéties. Ce mot eût charmé Philippe Néri, qui eût voulu l'avoir dit, et qui peut-être l'a dit, et ce mot est plus profond qu'il n'en a l'air : l'homme juge aisément qu'il n'est rien et ne compte pas, lorsqu'il ne se prend pas au sérieux et qu'il est capable de rire et de faire rire de soi. Et alors la facétie suppose une intelligence singulièrement pénétrante et une volonté détachée jusqu'en son fond. Invité à donner une retraite aux étudiants de l'Université, Cottolengo acceptait en riant : « L'âne de Balaam a bien su parler en temps et lieu : moi aussi, j'arriverai à dire quelque chose. »

9. Bacci, *Vita di S. Filippo Neri*, libro II, capo XVII.

Conduisant les Sœurs dans les établissements, il les présentait par les compliments suivants : « J'ai accompagné ici ces quatre ignorantes qui savent un peu de catéchisme et rien de plus. » Ou bien : « Voici les vauriennes qui tâcheront de faire un peu de bien si elles peuvent, mais je ne sais pas si elles sont à la hauteur; je veux dire, messieurs, ayez patience, car vraiment elles ne sont pas bonnes à grand'chose. »

Qui donne ainsi la comédie aux autres, n'y réussit que par une sincérité transparente : on ne rirait pas si l'on soupçonnait la moindre trace d'artifice. Cela suppose un détachement total, et probablement un caractère enjoué qui sache rire de soi. La *Piccola Casa* possédait un âne : le « Père » montait dessus à califourchon, les pieds pendant presque jusqu'à terre, car la bête était ridiculement petite. Devant cet équipage marchait don Tagna, de très haute taille, tenant le baudet par la bride. La cavalcade passait ainsi à travers toute la *Piccola Casa* et aux alentours, pour le plus grand amusement des spectateurs. Les contemporains disaient donc à juste titre : si ce n'est pas là un saint Philippe Néri, en tout cas on ne pourrait en trouver un autre plus ressemblant.

A l'humilité qui rit correspond la dévotion qui est une fête. Dans cette maison si pauvre, si ce qui entrait de précieux pouvait servir au culte, c'était pour Dieu. Deux fois par semaine l'église était balayée et le pavage lavé, et en été tous les jours, dimanches exceptés. Mgr Fransoni, archevêque de Turin, une fois qu'il visitait la *Piccola Casa*, surpris par l'apparat noble et majestueux de la chapelle, demanda à Cottolengo quelle solennité on célébrait ce jour-là. « Monseigneur, répondit celui-ci avec sa candeur habituelle, réellement aujourd'hui nous ne faisons aucune fête; mais à l'église c'est toujours fête. » De là le bonheur qu'il ressentait à être avec ceux qui sont consacrés à Dieu, les marques d'affection qu'il leur prodiguait, non seulement aux Oratoriens de Saint-Philippe parmi lesquels il aurait voulu se retirer si son directeur, le P. Fontana, ne l'en

eût dissuadé, mais aux Dominicains, aux Capucins et naturellement aux membres des communautés fondées par lui. De là encore sa joie à tailler les hosties avec des ciseaux d'argent ciselé destinés à ce seul usage. Pour lui personnellement il faisait cuire des hosties plus grosses, afin que les Saintes Espèces fussent moins vite consommées. Ici encore on pense à Philippe Néri remplissant le calice jusqu'au bord, le buvant à petites gorgées, le serrant amoureusement avec les lèvres jusqu'à y imprimer la marque des dents. On serait étonné si cette dévotion extériorisée, confiante et en fête n'avait pas multiplié ses effusions par rapport à la Mère de Dieu. Sur elle Cottolengo était inépuisable, et il parlait alors avec une tendresse et une familiarité qui nous paraîtraient, à nous Français teintés de cartésianisme et de jansénisme, presque enfantines. « Comme nous sommes heureux d'avoir une si bonne Mère! » L'émotion le saisissait, il pleurait. « Pour moi, je sais bien qui je dois aimer après Dieu : c'est ma Mère, notre Mère, la Mère de tous les hommes. Si vous saviez combien la Madone est douce et chère! C'est par elle que nous avons Jésus; c'est par elle que nous recevons les grâces; si ce n'était pas cette bonne Mère, qu'arriverait-il, pauvres de nous! » Et, levant les yeux au ciel, il ajoutait : « Sainte Madone, faites-nous saints! » Mais aussi, comme Marie a répondu à son amour! Par elle ont été accomplis les plus beaux miracles de la *Piccola Casa*. Nous en avons raconté quelques-uns[10].

Pour achever de dessiner les traits les plus saillants de cette âme, disons quelques mots de sa prudence et de son audace, qui, l'une et l'autre, nous déroutent. Prudence surhumaine où l'on reconnaît d'abord un élément naturel, mais tellement pénétré par la grâce qu'on n'y distingue plus guère ce qui est purement humain. Il n'était pas un intellectuel, il n'était pas davantage un financier ni un industriel ni un administrateur. Rien

10. Voir *La Vie Spirituelle* du 1er juillet, pp. 72 et suiv.

ne l'avait préparé à de telles fonctions, tout l'en éloignait : sa simplicité d'enfant, ses facéties, son goût pour la prière solitaire étaient plutôt pour l'y rendre impropre. Il n'employa pas les moyens classiques requis pour bien gouverner, ni codes prévoyant les emplois, les tâches et les manquements, ni conseils d'administration, ni hiérarchie de commandements. Cette technique, il n'en voulait pas, parce que c'est l'art des gouvernements humains, et qu'à la *Piccola Casa* Dieu seul dirige. En principe, donc, il était aussi anarchique que saint Philippe Néri. Mais en réalité il mettait chacun à la place pour laquelle il était le mieux fait. Quant à lui, comme il l'avait dit un jour au roi, il était la sentinelle qui monte la garde et qu'un autre remplace au moment marqué par Dieu. Il veillait, il ne gouvernait pas; il ne formait pas des officiers et des sous-officiers, il invitait à la charité. Les familles avaient l'air de marcher par elles-mêmes, et, selon la belle expression de Mgr Gorrino, « il semblait que chaque chose naissait toute seule ». « C'était une chose merveilleuse de voir dans la *Piccola Casa* tant d'institutions diverses, ordonnées chacune à son propre but, liées et harmonisées ensuite vers un but supérieur commun, et le tout marcher avec si grande régularité et précision qu'on voyait qu'aucune dissension ou opposition n'affaiblissait l'union de la charité. Cela, qui assurément est le sommet de la prudence chrétienne, fut atteint par le Père en assumant dans ses seules mains la direction de la *Piccola Casa* et en réussissant par la prédication à informer la vie de l'institut grâce aux sentiments de foi et d'abandon à la divine Providence. » Ainsi « la *Piccola Casa*, qui pourtant était le réceptacle de toutes les misères et douleurs, au lieu d'avoir l'apparence extérieure de l'affliction et de la tristesse, réconfortait tous ceux qui la visitaient par la sensation évidente de la paix et de la joie de ses fils. Et cet esprit d'allégresse règne cependant de nos jours, de telle sorte que quiconque y met le pied s'écrie : ici, il y a un esprit qu'on ne voit pas ailleurs et la main

de Dieu se montre ici plus clairement que la lumière du jour[11] ».

Prudence paternelle et souverainement libre, que nul règlement n'emprisonnait. Le « Père » était le juge de tous les différends, un jeune garçon quelconque pouvait recourir à lui contre son supérieur. Il écoutait tout, il donnait sa réponse : chacun s'en allait en paix. Mais il ne dédaignait pas de s'en remettre au jugement de son entourage, voire des Sœurs; bien plus, il était disposé à entendre les avis de ses pauvres eux-mêmes, parce qu'il savait que Dieu parle aux simples d'esprit. Oserai-je risquer une interprétation ? Serait-il faux de dire que, par son caractère, il était anarchique comme Philippe Néri; que la sympathie suscitée par sa bonté et sa joie mettaient la cohérence dans ce qui eût été un chaos; mais surtout qu'une sainteté illuminée établissait un ordre dont aucune technique humaine n'eût réussi à former le plan ?

Comment cet homme, élevé, à ce qu'il prétendait, à la queue des vaches, qui était censé ne pas faire œuvre de ses dix doigts, et qui n'aurait possédé qu'une qualité, sa bouffonnerie, comment eut-il l'audace, pendant tant d'années, de suivre sa voie tout droit, sans plier jamais devant les obstacles; bien au contraire, devenant plus audacieux et presque plus fou à mesure que les difficultés le serraient plus étouffantes ? Quand l'argent manquait et les vivres, croyez-vous qu'il se résignait à pratiquer des économies, à diminuer le nombre de ceux qu'il hébergeait ? En ces circonstances, il demandait aux Sœurs s'il y avait des lits vides, et si la réponse était affirmative, il ordonnait de recevoir les premiers malades qui seraient présentés. Bien plus, quand l'avenir était plus menaçant, il entreprenait d'agrandir son œuvre, parce qu'ainsi la Providence serait obligée de venir en aide à ceux qui ne se confient qu'en elle. Or les anxiétés où il se débattait étaient inouïes :

11. Mgr Gorrino : *Il beato Cottolengo*, pp. 403-404.

l'insistance des créanciers, les maladies contagieuses tuant les Sœurs avec les pauvres, la perte de collaborateurs indispensables, la mort de ceux qui étaient ses soutiens. Il avouait à ses frères que parfois l'adversité l'accablait au-delà de ce qu'il pouvait dire. Mais rien n'en transparaissait au dehors, il marchait en avant, la déraison humaine d'une entreprise était le motif de la tenter. Nous sommes ici à l'extrême limite de l'étude psychologique : une pareille audace repose sans doute sur un fond humain de simplicité, sur l'élan passionné d'un cœur aussi oublieux de ses intérêts que maître de soi, mais elle est inspirée par la foi qui soulève les montagnes. Désormais nous devons passer de la psychologie du Saint à l'étude de son esprit surnaturel, de sa mystique.

Peut-être le lecteur s'attendait-il, au terme de ces analyses, à trouver un résumé de l'âme de Cottolengo, une formule qui le casât dans une classification des caractères. Mais nous ne croyons pas être assez renseignés sur son tempérament pour définir son caractère, sans compter que la plupart des hommes appartiennent à des formes de transition qui ne sont pas les types purs des classifications. Kretzschmer le placerait évidemment parmi les cyclothymiques et pykniques, et nous fournirait, à l'intérieur de ce groupe, la subdivision précise où mettre notre Saint. Mais comment Philippe Néri et Cottolengo, s'ils furent des pykniques, c'est-à-dire des gens en qui dominaient les fonctions viscérales, sont-ils devenus des hommes qui ne mangeaient rien ? Faudrait-il admettre que, dès l'éveil de la raison, s'établit dans les saints une telle compénétration de la grâce et de la nature que le caractère évolue en une direction opposée à celle qui aurait été demandée par le tempérament ? Quoi qu'il en soit, nous connaissons maintenant le substratum psychique sur lequel est bâti l'organisme surnaturel.

GASTON RABEAU.

Le P. Chevrier et la misère

C'est en 1850. Un jeune prêtre vient d'être nommé vicaire d'une paroisse ouvrière de Lyon : Saint-André de la Guillotière. Unique enfant d'un foyer laborieux, caractère timide, âme très humble, Antoine Chevrier est par excellence un doux; mais il est né chef et sera, sous cet extérieur tranquille, le prêtre le plus audacieux peut-être de son époque. Un jugement très sûr lui fait adopter sans hésitation les formules neuves, lorsqu'il les sait opportunes, et il ne me paraît pas exagéré de voir dans son œuvre, comme dans sa spiritualité si peu connue encore, une arme providentiellement préparée pour atteindre le communisme.

Chez le vicaire de Saint-André, c'est l'énergie qui frappe tout d'abord. Comment, avec une santé précaire, soutenir un tel travail paroissial sans sacrifier ni le temps de la prière, ni celui de l'étude? Mais il est incapable de se ménager, car sa charité, déjà, est celle des saints... Un fait nous le montre : il lui arriva de convertir plusieurs femmes de mauvaise vie. Cela ne fut pas du goût de leurs compagnons. Un samedi soir, comme il était resté très tard à l'église pour confesser, quelques malandrins l'injurièrent à la sortie et le menacèrent... « C'est moi que vous cherchez, leur répondit-il comme Jésus à ses bourreaux. Me voici. Faites de moi ce que vous voudrez. » Les bras en croix, il attendit. Mais eux, subjugués, se retirèrent en grommelant.

Énergie, charité, patience. Il manque pourtant encore à la physionomie de cette âme héroïque le trait principal dont elle est marquée à jamais en 1856 ; c'est l'attrait de

la pauvreté. Voici le témoignage même du P. Chevrier : « C'est à Saint-André qu'est né le Prado. C'est en méditant, la nuit de Noël, sur la pauvreté et l'humilité de Notre-Seigneur, que j'ai résolu de tout quitter et de vivre le plus pauvrement possible. »

Encouragé par le Curé d'Ars, il demande alors le poste d'aumônier à la cité Rambaud, groupement de ménages ouvriers organisé par deux jeunes Lyonnais très riches, qui se sont donnés à Dieu dans l'esprit de saint François d'Assise; il peut, dans ce nouveau ministère, suivre librement l'appel divin à la pauvreté parfaite, car, devant la résistance de son curé, il a décidé d'assurer avant tout sa perfection évangélique et de quitter Saint-André.

Le voici donc livré à la pauvreté réelle et, tout aussitôt, comme si cette âme avait besoin d'une vie de dénuement pour s'épanouir, la figure du chef se dessine : apostolat auprès des plus pauvres, enseignement de la communion fréquente, dans les termes mêmes qu'emploiera cinquante ans plus tard Pie X, et, par-dessus tout, instructions catéchistiques données à tous : catéchisme aux enfants qu'il prépare à leur première communion, catéchisme du soir pour les habitants du quartier, catéchismes en atelier pour les ouvrières. Là encore, d'un instinct sûr, il devance l'Encyclique « *Rerum Novarum* », qui ordonnera en 1891 : « Ainsi donc, après avoir pris Dieu comme point de départ, qu'on donne une large place à l'instruction religieuse. »

Son amour des pauvres lui suggère, dès cette époque, l'idée d'une assurance-épargne : « Ici, dans la cité, je voudrais vous voir tous heureux. Caisse de prévoyance d'un sou par jour pour les ouvriers. Ceux qui seraient malades ou sans ouvrage trouveraient un secours dans leur besoin. »

Mais comment parle-t-il à ces pauvres gens? Comme il prêchera toujours désormais. Nous avons cette note de sa main : « Pensées du cœur. Non l'éloquence. Je ne veux savoir que Jésus Crucifié. » Sans le savoir, le grand

écrivain de la pauvreté chrétienne, Léon Bloy, a tracé le portrait du P. Chevrier : « Il y a aussi les prêtres qui ne sont pas du monde, les prêtres pauvres ou les pauvres prêtres, comme on voudra les nommer, qui ne savent pas ce que c'est que de n'être pas un pauvre, n'ayant jamais vu que le Christ crucifié[1]. »

Mais l'aumônerie de la cité ouvrière n'est encore qu'une étape dans la vie du P. Chevrier. Quatre ans plus tard, il jette l'ancre définitivement et à la place même où il le désirait... « Mon Dieu, avait-il dit bien souvent, donnez-moi cette maison et je vous donnerai des âmes! »

... Triste local, en vérité, bal public mal famé où foulard rouge et casquette sont la tenue de rigueur... Le P. Chevrier s'installe donc dans la demeure de l'anarchie et c'est dans ce logement presque inhabitable qu'il travaillera à réconcilier le peuple avec Dieu en se faisant, lui prêtre, autre Christ, « l'ami du pauvre peuple[2] ».

C'est le 10 décembre 1860 que le P. Chevrier prenait la direction du pauvre Prado[3]. Il est dans la joie, car il peut désormais assurer l'instruction religieuse des enfants

1. Léon Bloy : *Le sang du pauvre*, p. 108 (Mercure de France).

2. Un ouvrier s'approche un jour du P. Chevrier et, lui posant la main sur l'épaule, lui dit : « Il y a de la canaille là-dessous. » Puis il lui débite tout son vocabulaire contre les curés. Le P. Chevrier, tranquillement, se met à causer avec lui, lui parle de son œuvre. « Mais alors, vous êtes le P. Chevrier? » — « Lui-même, mon ami. » — « Oh! Vous alors, je vous connais, je sais que vous êtes un ami du pauvre peuple... » (*Vie nouvelle*, p. 245.)

3. « Je ne sais si je m'abuse, écrit Mgr Faugier, auxiliaire du cardinal-archevêque de Lyon à Saint-Étienne, mais je déclare en conscience ne rien connaître en aucune histoire de plus vraiment grand, de plus vraiment beau et glorieux, de plus vraiment touchant aussi que cette apostolique genèse du Prado. C'est la victoire pacifique et complète du bien sur le mal, de l'Évangile sur les vices du monde, de la civilisation chrétienne sur la permanente barbarie des faubourgs. Pour qui regarde au fond des choses, c'est-à-dire aux suprêmes intérêts de la gloire de Dieu et du salut des âmes, l'humble prise de possession du Prado a été un plus grand événement que la conquête banale, bruyante, sanglante, d'une province ou d'un royaume » (Université Catholique, juillet 1891).

pauvres, trop retardés pour être admis à la première communion paroissiale; il peut surtout, et cela sans se donner des allures de réformateur, former les futurs prêtres du Prado auprès de ces pauvres petits, car il y a là un champ d'expérience vivant pour ceux qui se destinent à évangéliser les paroisses ouvrières. Et cet Évangile qu'il vit lui-même, le Père le veut « grand ouvert et planté debout[4] » à la porte du Prado. Il n'a pas peur d'étonner; au contraire, il écrit expressément : « Il faut se donner soi-même en spectacle au monde, en logeant dans une étable, en vivant sur une croix et en se laissant manger tous les jours, comme Jésus-Christ. Alors on convertira le monde[5]. »

Le P. Chevrier veut être un autre Christ. Mais pourquoi fait-il de la pauvreté évangélique la synthèse de toute sa spiritualité, de tout son apostolat? Pour plusieurs raisons :

... Parce que la pauvreté est la première vertu que Notre-Seigneur nous montre en venant en ce monde, il la veut à la base de sa vie spirituelle.

... Parce qu'il se consacre à la classe ouvrière, il se met d'abord à son niveau, afin de pouvoir la relever et la sauver.

... Parce que la pratique de la pauvreté évangélique est le moyen radical de n'être pas taxé de « bourgeois », le moyen, par conséquent, d'avoir accès auprès des classes laborieuses que l'on a dressées contre toute bourgeoisie, il se dépouille autant qu'il lui est possible.

... Parce que Jésus très pauvre a été écouté lorsqu'il a maudit les richesses et affirmé : « Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent », il choisit son dénuement pour avoir part à son autorité.

... Enfin, parce qu'il n'y a pas de rédemption sans effusion de sang, il veut pâtir une pauvreté stricte, abso-

4. Léon Bloy : *op. cit.*, p. 139.
5. Vénérable A. Chevrier : *Le véritable disciple*, p. 189.

lue, avec amour. C'est elle qui fera de lui, selon sa forte expression, « un homme dépouillé, un homme crucifié, un homme mangé »...

Cette pauvreté lui sera encore moyen pour trouver les ressources nécessaires, et c'est ici que le Prado est un véritable défi à toute sagesse humaine : le seul capitaliste auquel s'adresse le P. Chevrier, c'est Dieu : « Cherchons d'abord le royaume de Dieu et sa justice, répète-t-il après Jésus, et tout le reste nous sera donné par surcroît. » Il ajoute, application logique de ce principe surnaturel : « Si nous donnons pour deux liards de vie spirituelle, Dieu nous donnera la vie temporelle. »

De cette doctrine découle normalement le mépris de tout moyen humain pour se procurer de l'argent; aussi la Règle du Prado interdit-elle de demander aux enfants du travail payé[6]; la maison n'aura pas de revenus fixes, il n'y aura ni fêtes, ni sermons de charité; le fondateur écarte résolument l'aumône forcée, bonté indirecte, pour ainsi dire : il veut être nourri de Charité, surnaturelle, vraie, il veut manger dans la main même de Dieu...

Et Dieu se laisse toucher par une telle foi en sa Parole. Le Prado vit et se développe, soutenu par l'amour des pauvres et des riches pour Dieu et pour les pauvres... C'est comme un cercle sans fin où l'on ne voit que le Pauvre et Jésus, Jésus et le Pauvre...

Mais il se passe au Prado un autre miracle encore. Avec une conviction profonde, ses bienfaiteurs affirment recevoir beaucoup plus qu'ils ne donnent... De même qu'autrefois les bergers avaient reconnu leur Dieu au signe donné par les Anges : un petit Enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche, ainsi ceux qui s'appro-

6. « Personne ne trouve d'inconvénient à voir les enfants des riches passer cinq ou dix ans au collège pour s'instruire, et l'on ne peut supporter que les enfants des pauvres aient un petit pensionnat gratuit où ils restent quelques mois pour apprendre leurs devoirs. » (*Le véritable disciple.*)

chent de ces bâtiments rustiques et misérables où règne la pauvreté de Bethléem sentent des rayons divins s'échapper de ce foyer[7]. Et, peu à peu, beaucoup sont pris au piège de leur charité. Ce n'est pas en vain qu'on dépasse ainsi tout intérêt humain, donnant sans se lasser pour que Dieu soit donné aux malheureux, à ceux qui par excellence sont ses amis[8]. Laïques riches et pauvres, au contact de ce pur esprit évangélique, sont comme imprégnés de sa sève. « Cet exemple lumineux de vie humble, pauvre, désintéressée, copie fidèle de la vie du divin Maître[9] » les aide à reprendre conscience des valeurs vraies, à goûter de nouveau les dons de Dieu, la paix savoureuse de la vie cachée, la grande figure de saint Joseph, « modèle vivant de cette justice chrétienne qui doit régner dans la vie sociale[10] ». L'esprit du P. Chevrier les prépare providentiellement à se dégager du bien-être égoïste et satisfait qui est le fond de l'esprit bourgeois, haï avec raison des masses populaires[11].

Déjà, en 1848, Louis Veuillot écrivait dans son journal l'*Univers*, « ... C'est là le crime d'une société que rien ne peut absoudre, parce qu'ayant renié Dieu elle a renié le pauvre et abandonné son âme... »

7. Prière de Pauline-Marie Jaricot en faveur des ouvriers : « Bon Maître, vous avez daigné vous faire ouvrier et vos divines mains ont connu les fatigues d'un rude labeur. Faites que le foyer de pureté et d'amour de l'atelier de Nazareth projette quelques-uns de ses rayons sur ceux de notre France, afin que la foi ravivée ennoblisse de nouveau la pauvreté de mes frères et adoucisse leurs fatigues » (200 jours d'indulgence).

8. « Je les sauverai, [tes enfants], parce qu'ils sont de ton sang; je les sauverai parce qu'ils sont pauvres et que les pauvres sont mes amis. » (Paroles de N.-S. à la Vénérable Anna-Maria Taïgi.)

9. Encyclique *Divini redemptoris*, contre le communisme, 19 mars 1937.

10. Encyclique *Divini redemptoris*.

11. Léon Bloy rejoint le Vénérable P. Chevrier dans sa critique très dure de l'esprit bourgeois, dont ce dernier voulait par-dessus tout préserver ses prêtres et son œuvre.

A un siècle d'intervalle, voilà donc l'enjeu de la bataille engagée aujourd'hui sur tous les fronts du monde : Cet enjeu c'est l'âme du pauvre! Divinement inspiré, le P. Chevrier nous montre comment reconquérir à Dieu cette multitude : « Ce sera par le détachement et la pauvreté que nous retrouverons notre place dans le cœur des peuples[12]. »

Et le Pape Pie IX n'avait-il pas déjà « consacré », pourrait-on dire, la mission du fondateur du Prado, pendant l'audience de mai 1877?... « Évangéliser les pauvres, lui dit-il, rendre au peuple la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, c'est bien là l'œuvre du jour. Ce pauvre peuple, comme on le trompe, comme on l'exploite, comme on le rend malheureux en lui ôtant les espérances célestes, sans pouvoir lui donner en échange les jouissances terrestres qu'on lui promet!... J'espère que votre zèle ne s'arrêtera pas à la seule ville de Lyon; il faudrait des maisons comme la vôtre dans tous les centres ouvriers. »

H. Borgé.

12. *Le véritable disciple*, p. 290.

BIBLIOGRAPHIE

Vie Nouvelle du Vénérable Ant. Chevrier, Chanoine Chambost. Vitte, Lyon, 1936.

Le Père Chevrier, Ant. Lestra, Collection « Notre clergé », Flammarion.

Le véritable disciple de Jésus-Christ, ou *Le prêtre selon l'Évangile*, du Vénérable Ant. Chevrier. Vitte, Lyon.

Essai sur la spiritualité du Père Chevrier, A. Angel, prêtre du Prado. *La Vie Spirituelle*, juillet-août et septembre 1935.

Saint Cyrille d'Alexandrie

La Trinité et la Rédemption [1]

I

Le passage suivant forme le commentaire sur les paroles de Notre Seigneur (Jean, XVII, 20-21) : « Je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux qui par leur parole croiront en moi, afin que tous soient un, comme toi en moi, Père, et moi en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé. » *Saint Cyrille examine comment, par l'Incarnation du Fils de Dieu, nous montons à l'unité avec la Sainte Trinité. Nous représentons cette unité divine par notre concorde. Mais c'est là une métaphore à laquelle il ne faut pas s'arrêter. Nous recevons en nous la vie même de Dieu. Comme nous sommes unis en un seul corps avec le Christ, par la participation à sa chair, ainsi il nous faut devenir, par la communication du Saint-Esprit, un seul esprit avec Dieu.*

Le Fils est par nature un avec Dieu le Père; il est lui-même dans le Père. Le Père est en lui, par un lien et

1. In Joannis Evang. (XVII, 20-21); *P. G.*, LXXIV, 551 ss.

un mode substantiel d'unité. De même nous aussi, une fois que nous l'avons embrassé par la foi, nous devenons un entre nous et avec Dieu, corporellement et spirituellement.

Le Christ s'est manifesté comme les prémices de ceux qui devaient être régénérés à une vie nouvelle; il est le premier homme céleste. Car il est, selon la parole de Paul, *le second Adam, le Seigneur qui vient du ciel*[2]. C'est pourquoi il disait : *Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'Homme*[3]. Ceux qui ont été appelés les premiers comme disciples, ceux qui, ayant obtenu l'honneur de servir le Christ sont devenus les témoins et les spectateurs de sa gloire, ceux qui l'ont suivi fidèlement, qui ont vécu avec lui et reçu dans leurs âmes ses premiers bienfaits, sont plus près des prémices et beaucoup plus voisins d'elles que les autres. Ils étaient et ils restent, après le chef de tous, qui est au-dessus de tous, les membres les plus précieux et les plus dignes du corps de l'Église.

Le Christ demande au Père d'envoyer sur eux la bénédiction et la sanctification par le Saint-Esprit, mais cela par lui-même. Il ne pouvait pas en être autrement, puisqu'il est lui-même la sagesse vivante, vraie, toute-puissante et efficace, et la vertu de celui qui l'a engendré[4]. Mais de peur que quelques interprètes moins habiles dans les Saintes Écritures ne pensent témérairement que le Sauveur demande pour ses seuls disciples l'envoi du divin Esprit, et non aussi pour nous qui venons après eux et pour nos ancêtres, le médiateur de Dieu et des hommes, le paraclet et le pontife de nos âmes[5], prévenant les absurdes suppositions de ces gens, s'est vu forcé d'ajouter : *Je ne demande pas seulement*

2. I Cor., xv, 47.
3. Jean, III, 13.
4. Hébr., I, 3.
5. I Petr., II, 25.

pour eux, mais aussi pour tous ceux qui croiront en moi par leur parole.

Car il serait absurde que par le premier homme, Adam, la condamnation soit descendue sur tous, que même les hommes qui n'ont pas péché portent l'image altérée de cet ancêtre terrestre depuis le moment où il transgressa le commandement qui lui avait été donné, et que, par la venue du Christ qui s'est manifesté comme l'homme venant du ciel, tous les hommes qui sont appelés par lui à la justice par la foi ne portent pas en eux son image. De même que nous discernons, disons-nous, l'image corrompue de l'homme terrestre par les figures et les formes qui portent en elles les souillures du péché, l'infirmité de la mort et de la corruption, l'impureté de la volupté corporelle et du sens terrestre, ainsi d'autre part, nous pensons que l'image de l'homme céleste, c'est-à-dire du Christ, resplendit dans la pureté et dans l'intégrité, dans l'incorruption, la vie et la sanctification.

Il était impossible que nous, qui étions jadis déchus en Adam à cause de sa prévarication, nous soyons rendus à notre premier état autrement qu'en entrant dans cette communication ineffable et cette union avec Dieu; car telle était la condition de l'homme à l'origine. L'union avec Dieu ne peut se faire que par la participation au Saint-Esprit qui dépose en nous sa propre sainteté, qui transforme dans sa vie notre nature sujette à la corruption, ramenant ainsi à Dieu et à l'image du Christ ceux qui étaient privés de cette gloire. Car le Fils est l'image parfaite du Père, et l'Esprit est la similitude naturelle du Fils. C'est pourquoi, transformant pour ainsi dire les âmes des hommes en lui-même, il leur a imprimé une similitude divine, il a gravé en elles l'effigie de la substance suprême.

Notre-Seigneur Jésus-Christ prie donc, non seulement pour les douze disciples, mais pour tous ceux qui, dans tous les temps, allaient croire à leurs paroles, paroles qui devaient les inciter à recevoir cette sanctification par

la foi et cette purification qui devait s'accomplir par la participation de l'Esprit. Il ne crut même pas devoir nous laisser une prière obscure, afin que nous apprenions par là comment nous devons prier et dans quelle voie de justice nous devons avancer pour accomplir sa volonté.

De quelle façon cette prière est-elle donc faite? *Afin qu'ils soient un*, dit-il, *comme toi, Père, en moi, et moi en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous.* Il demande le lien de la charité, de la concorde et de la paix, par lequel les fidèles seront conduits à l'unité spirituelle, de sorte qu'ils reproduisent les marques de l'unité naturelle et substantielle qui existe entre le Père et le Fils, l'unité de volonté en tout et l'entente individuelle des âmes.

Nous ne pouvons pas dire qu'il existe en nous une telle force et un tel lien de charité, qu'unis en tout par l'identité de substance, nous reproduisions le mode d'union du Père et du Fils. Car ce dernier est naturel, véritable, substantiel; le premier imite la forme de l'unité véritable. Comment pourrait-il se faire que les images soient en tout pareilles à leurs archétypes? L'imitation de la vérité ne peut pas passer pour la même chose que la vérité; bien qu'elle apparaisse sous les mêmes traits, elle en diffère cependant beaucoup.

Qu'un hérétique se persuade qu'il pourra détruire l'identité de nature du Fils avec Dieu le Père et son unité avec lui; que pour démontrer et confirmer son erreur il nous objecte de la façon suivante : comme nous sommes tous un, non par l'identité du corps, ni par le mélange des âmes, mais par le sentiment de la charité, la concorde et l'unanimité à accomplir la volonté de Dieu, ainsi le Fils est un avec le Père. Nous repoussons cela comme grossier et tout à fait insensé. Pourquoi? Parce qu'il est impossible que ce qui dépasse notre condition suive les lois de celle-ci, que ce qui est incorporel soit soumis à la nécessité qui contraint les corps, et parce que les choses humaines ne sont pas égales aux choses

divines. S'il n'y a aucune différence entre nous et Dieu, alors mesurons les choses divines aux nôtres; mais s'il existe entre nous et Dieu une distance inimaginable, pourquoi notre nature imparfaite impose-t-elle la norme, la règle et la loi à Dieu dans ces choses qui ne relèvent pas de notre pouvoir, soumettant à la nécessité une nature supérieure à toute nécessité; c'est faire là une chose tout à fait absurde. Renversant l'ordre des choses, ces gens imaginent l'archétype d'après leurs reproductions, la vérité d'après la ressemblance de l'imitation.

Pour ne pas avoir l'air de nous écarter de notre sujet en examinant trop attentivement cette question, disons à nouveau que le Christ a voulu que l'unité substantielle que le Père possède avec lui et que lui-même possède avec le Père nous unisse en quelque sorte nous aussi en un corps, selon le type et l'image d'une amitié inséparable et d'une unité de sentiments, par la puissance de la sainte et consubstantielle Trinité, afin que le corps universel de l'Église soit un par l'union et la fusion de deux peuples érigés en un seul peuple parfait dans le Christ. Car, comme dit Paul, *Il est notre paix, lui qui, des deux peuples, en a fait un seul et qui a renversé le mur de séparation, détruisant dans sa chair l'inimitié, afin d'unir en lui-même les deux en un seul homme nouveau, faisant la paix et les réconciliant tous deux pour Dieu en un seul corps par la croix, détruisant en lui-même l'inimitié*[6]. C'est ce qui s'est fait aussi pour les fidèles qui s'entendent entre eux et qui sont devenus comme un seul cœur par la plus grande similitude de piété, par l'obéissance de la foi et par les sentiments vertueux.

Je ne crois pas que cela soit dit hors de propos; cela convient tout à fait. Mais nous devons approfondir le sens de ce passage; le Sauveur nous y exhorte en disant :

6. Éphés., II, 14-16.

Comme toi, Père, en moi, et moi en toi, pour qu'eux aussi soient un en nous. Il faut considérer tout d'abord ce qui vaut la peine d'être dit à ce propos. Plus haut nous avons dit que le mode d'unité divine, l'identité substantielle de la Sainte Trinité, la plus parfaite fusion, ne doit pas être imitée telle quelle par cette unité de concorde et de sentiment des fidèles entre eux. Ici nous devons montrer qu'il y a aussi une unité naturelle par laquelle nous sommes unis entre nous et tous ensemble avec Dieu, sans même exclure peut-être une certaine union corporelle, bien que nous soyons distincts par la différence des corps puisque chacun de nous est déterminé et reste dans sa propre hypostase. Paul, par exemple, n'est pas Pierre et ne peut pas être nommé Pierre; Pierre n'est pas Paul et ne peut pas être nommé Paul, bien qu'en raison de leur unité dans le Christ ils soient un tous les deux. C'est pourquoi, comme tous confessent qu'il existe une seule unité naturelle entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit (car une seule divinité est, dans la Sainte Trinité, l'objet de notre foi et de nos hommages), considérons à nouveau de quelle manière nous aussi nous sommes un entre nous, corporellement et spirituellement, et un avec Dieu.

Le Fils unique jaillit de la substance même de Dieu le Père, se manifesta, ayant tout entier dans sa nature celui qui l'engendrait; il se fit chair selon les Écritures [7], se mêlant à notre nature par une union ineffable et par une fusion avec ce corps terrestre. Celui qui est Dieu par nature prit le titre et devint vraiment l'homme céleste, non un téophore comme certains se l'imaginent qui ne comprennent pas la grandeur du mystère. Il est Dieu et homme en même temps, afin d'unir en lui-même ce qui était entièrement de sa nature et de rendre l'homme participant et cohéritier de la nature divine [8].

7. Jean, 1, 14.
8. II Petr., 1, 4.

Car la communication de l'Esprit s'est étendue à nous aussi et elle a demeuré avec nous après qu'elle fût apparue dans le Chrsit et par lui le premier lorsque, devenu semblable à nous, c'est-à-dire homme, il reçut le nom d'oint et de sanctifié [9]; bien que par sa nature il soit Dieu, quand il apparut hors du Père il sanctifia lui-même son temple par son Esprit ainsi que toute la création faite par lui, sur laquelle rejaillit la sanctification. Le mystère répandu dans le Christ était donc comme le début et la voie par où nous devions devenir participants de l'Esprit et être unis à Dieu; car nous sommes tous sanctifiés en lui de la manière que nous avons décrite.

Afin que nous tendions donc à l'unité avec Dieu et entre nous, et que nous soyons ainsi réunis ensemble, bien que différents les uns des autres par le corps et par l'âme, le Fils unique, selon la sagesse et le conseil du Père qui lui conviennent, a conçu un projet. Bénissant par une communion mystique dans un corps, le sien, ceux qui croient en lui, il les réunit en un seul corps avec lui et entre eux [10]. Qui, en effet, pourrait diviser ceux qui sont réunis au Christ par cet unique corps sacré, qui les éloignerait de l'unité de nature qui règne entre eux? *Si nous participons tous à un seul pain, nous devenons tous un même corps* [11]. Le Christ ne peut pas être divisé. C'est pourquoi l'Église est appelée le corps du Christ, et nous ses différents membres, au dire de saint Paul [12]. Unis tous au même Christ par son saint corps, le recevant lui, un et indivisible, dans nos corps, nos membres doivent lui servir à lui plutôt qu'à nous-mêmes. Le Sauveur prenant le rôle de la tête, le reste du corps composé de tous ses membres est appelé l'Église; c'est ce que Paul montrera en disant : *Afin que nous ne*

9. Cf. *La Vie Spirituelle*, mars, p. [179].
10. Éphés., III, 6. Cf. dans ce même numéro *Le Mystère de la Rédemption d'après Scheeben*.
11. I Cor., X, 17.
12. Éphés., V, 30.

soyons plus des enfants, flottants et emportés à tout vent de doctrine par la tromperie des hommes, par leur malice qui induit en erreur. Mais, accomplissant la vérité dans la charité, croissons en tout dans celui qui est la tête, le Christ; de qui tout le corps, coordonné et uni par les liens des membres qui se prêtent un mutuel secours et dont chacun opère selon sa mesure d'activité, grandit et se perfectionne dans la charité [13].

Que nous obtenions cette unité corporelle avec le Christ, nous tous qui participons à sa chair sainte, c'est ce que Paul atteste encore, parlant *du mystère de piété* [14], *qui n'a pas été manifesté aux hommes dans les générations antérieures comme il a été révélé maintenant à ses saints apôtres et à ses prophètes dans l'Esprit, à savoir que les peuples sont les cohéritiers, les membres du même corps et les participants de la promesse dans le Christ Jésus* [15]. Si nous formons tous un seul corps entre nous dans le Christ, non pas seulement entre nous, mais aussi avec lui qui est en nous par sa chair, comment ne sommes-nous pas manifestement un et entre nous et dans le Christ ? Le Christ, en effet, étant Dieu et homme, est le lien de l'unité.

Poursuivant la même voie pour l'union spirituelle, nous dirons à nouveau que tous ayant reçu un seul et même Esprit, l'Esprit-Saint, nous sommes aussi unis et entre nous et avec Dieu [16]. Bien que nous soyons nombreux et divers et qu'en chacun de nous le Christ fasse habiter l'Esprit de son Père et son Esprit, il est cependant un et indivisible lui qui, par lui-même, réunit ensemble les esprits distincts entre eux) pour autant qu'ils

13. *Ibid.*, IV, 14-16.
14. I Tim., III, 16.
15. Éphés., III, 5-6.
16. Cf. *La Vie Spirituelle*, mai, pp. 113-128 : « Les splendeurs de la grâce », extrait des *Herrlichkeiten der göttlichen Gnade*, où Scheeben, citant ce passage de saint Cyrille développe la même idée.

subsistent chacun à part) et qui les fait apparaître tous un en lui.

De même, en effet, que la vertu de sa chair sainte fait un seul corps de ceux en qui elle est, de même, à mon avis, l'unique et indivisible Esprit de Dieu, habitant en tous, les englobe tous dans une unité spirituelle. C'est pourquoi le divin Paul nous exhorte en disant : *Supportez-vous mutuellement dans la charité, soucieux de conserver l'unité d'esprit dans le lien de la paix, un corps et un esprit, comme vous avez été appelés dans l'unique espérance de votre vocation. Un Seigneur, une foi, un baptême, un Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, par tous et en tous*[17]. Quand l'unique Esprit habitera en nous, l'unique Dieu, Père de tous, sera en nous par son Fils, conduisant à l'unité entre eux et à l'unité avec lui tout ce qui participe de l'Esprit.

Par là même s'explique comment nous sommes unis au Saint-Esprit par participation. Si après avoir abandonné la vie animale nous commençons à obéir aux lois de l'esprit, n'est-il pas manifeste à tous que nous avons pour ainsi dire délaissé notre vie et que, dans l'union au Saint-Esprit, nous acquérons une condition céleste, nous sommes transformés dans une autre nature, nous sommes appelés, non plus des hommes, mais des fils de Dieu[18] et des hommes célestes, nous sommes devenus participants de la nature divine[19]. Nous sommes donc tous un dans le Père et le Fils et le Saint-Esprit, un, dis-je, par l'identité de notre condition (rappelons-nous ce que nous avons dit antérieurement), un par la forme de notre piété, par la communion à la chair sainte du Christ et par la participation à l'unique et Saint-Esprit, comme il a été dit plus haut.

(Traduction et notes par
Dom Augustin Kerkvoorde, O. S. B.)

17. Éphés., IV, 3-6.
18. Jean, Ire Épître, III, 1.
19. II Petr., I, 4.

BILLET D'APOSTOLUS

Aspects du Sacerdoce

Sous l'ancienne Loi, le prêtre n'était pas le prophète, ni le prophète n'était le prêtre. Le prêtre était chargé d'accomplir les rites et les sacrifices : il offrait les victimes, il veillait sur le Temple. Il était l'intermédiaire entre l'homme et Dieu. Ici la fonction importait plus que la personne. Sans doute il était souhaitable que le lévite ou le prêtre eussent la sainteté intérieure. Mais, ce qu'on leur demandait avant tout, c'était d'observer la liturgie selon les préceptes mosaïques, afin que le sacrifice fût agréable et acceptable.

Le prophète, c'est l'homme de Dieu, ish Eloïm. *Il peut être un prêtre, mais le plus souvent il est ce que nous appellerions un laïque, et parfois de condition humble : un pauvre berger des montagnes. Nous voyons même des prophétesses, comme Déborah. Son investiture, le prophète la reçoit de l'Esprit, soit directement, soit par l'entremise d'un autre prophète, qui lui jette son manteau sur la tête : ainsi Élie consacrait Élisée. Le rôle du prophète est de prêcher sans peur la parole de Dieu, de rappeler le peuple et les grands à la justice, de maintenir la Tradition et de la développer, de ramener la lettre à l'esprit, ou du moins de l'interpréter selon*

l'Esprit. Les prophètes n'ont pas été seulement des voyants, des devins, voire des mystiques : ils ont été les premiers enseignants de la religion universelle et du culte en esprit et en vérité. Ils ont été les premières figures de nos saints, de nos évangélistes et de nos martyrs parfois. Le Précurseur fut le plus grand d'entre eux : il désigne du doigt Celui que les prophètes imitaient sans le savoir expressément et annonçaient obscurément. Et Jésus lui-même apparut dans la condition de prophète. Il ne fut pas un prêtre ni un lévite, mais un laïque et un prophète, vir propheta, *comme le lui disaient les pèlerins d'Emmaüs.*

* * *

Que ces distinctions aident à comprendre le Sacerdoce nouveau. Le prêtre de la Loi nouvelle est à la fois prêtre et prophète.

Prêtre, il l'est, parce que la religion de Jésus est une religion sacramentelle et sociale, où nul ne vient au Père que par le Fils, où nul ne vient au Fils si ce n'est par ses représentants et ses successeurs. La grâce descend par l'Église visible. Et l'Église, ce sont d'abord les apôtres et leurs successeurs, les évêques et les prêtres. Lorsqu'ils sont dûment ordonnés et lorsqu'ils ont reçu de l'autorité apostolique le droit de gouverner les âmes, alors ils sont les intermédiaires officiels et nécessaires entre le peuple de Dieu et son Dieu. Le prêtre administre les sacrements. Il reçoit dans l'Église; il y réintroduit. Il rompt le pain, qui est le Corps du Seigneur. Sans lui, plus de moyens visibles et sûrs d'aller au Christ invisible. Plus de sacrifice continué. Or, pour parler net, plus de sacrement, plus de messe, plus d'Église.

Mais si le prêtre n'était que prêtre, nous voulons dire s'il se bornait à baptiser, à absoudre, à dire la messe, à enterrer les morts avec honneur, alors, il y a bien des chances pour que la religion s'alanguisse. Elle ne de-

viendrait plus qu'une religion de rites, dont les fidèles perdraient vite le respect et l'amour, parce qu'ils ne l'entendraient plus. Et sans doute mieux vaut le rite accompli selon les formes et sans apostolat que l'absence totale de sacrements et la religion de la seule Parole. Car le rite, du seul point de vue humain, est une action qui contient plus qu'elle ne signifie; et, du point de vue de Dieu, le rite porte la grâce avec lui. Mais, encore une fois, un clergé qui se bornerait aux rites et aux gestes sacrés ne serait pas celui que le Christ a voulu et qu'il a fondé.

Le prêtre de la Loi nouvelle doit donc être l'homme de Dieu accompli suivant la tradition des prophètes, en même temps qu'il est l'instrument de l'Alliance éternelle et nouvelle. Il doit prêcher de parole et d'exemple. Son rôle n'est pas fini quand il a baptisé, dit la messe ou récité le bréviaire. Il doit aller enseigner, évangéliser, selon ses forces, selon ses capacités, à temps et à contre-temps; il doit porter et adapter la parole; il doit expliquer les rites au peuple; il doit lui apprendre à prier; il doit lui donner la lumière nécessaire pour que les sacrements soient rattachés au Christ et qu'ils n'apparaissent pas comme de simples pratiques. Il doit essayer d'élargir le troupeau, ce qui est la seule manière de le conserver, et susciter autour de lui des apôtres, ce qui est la seule manière de garder en soi le feu, qui ne se conserve lui aussi qu'en se propageant.

* * *

Mais le sacerdoce chrétien comporte un troisième élément, plus secret, ou du moins plus intérieur.

Nous avons dit tout à l'heure que le Christ n'était pas un prêtre. Cela est vrai selon l'ordre historique, pour la condition et pour l'extérieur. Selon l'ordre intérieur et éternel, le Christ est prêtre essentiellement. Il est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, l'unique

sacrifié, l'unique victime. L'Épître aux Hébreux le dit avec une force et une précision extrême. Dès lors, le prêtre, dans la mesure où il revêt le caractère du Christ parmi les hommes, doit se conformer à l'intérieur de Jésus-Christ. Les spirituels du XVII^e^ siècle qui ont réformé en France notre clergé ont été frappés de cette vérité et ils l'ont répandue. Et c'est pourquoi la Vierge qui a tant pénétré l'intérieur de Jésus où elle retrouvait pour ainsi dire quelque chose d'elle-même, a paru à Monsieur Olier la formatrice et le modèle du sacerdoce.

Tels sont les aspects du sacerdoce catholique. Ils ne peuvent être détachés l'un de l'autre. Il est rare de trouver dans nos cités, même parmi les incroyants les plus notoires, des gens qui détestent les prêtres. Ce qu'en général ils leur reprochent, c'est de n'être pas des vrais prêtres, tant est grande l'idée obscure qu'ils se font de sa dignité. Que l'on accepte la foi chrétienne ou qu'on la rejette, on ne peut s'empêcher de noter que l'idéal du sacerdoce catholique, cette répétition du Christ sur la terre, a élevé la nature humaine à des hauteurs qu'on ne pouvait soupçonner.

APOSTOLUS.

« J'étais en prison... »

La charité envers les prisonniers, — telle que la pratiquent un certain nombre d'œuvres, et notamment une filiale spécialisée de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, — n'est pas toujours très bien comprise dans le monde.

Certains esprits, animés d'excellents sentiments, mais aux vues un peu courtes, se demandent parfois si les prisonniers sont des êtres assez intéressants pour que, — en période de crise surtout, alors que tant de misères injustifiées doivent être, au plus vite, soulagées, — il convienne de tourner vers des malfaiteurs une pitié et une activité qui pourraient trouver tant d'autres emplois.

⁂

Un texte d'Isaïe, rapporté en saint Luc (IV, 18-19), est la base de l'apostolat dont nous traitons.

« L'Esprit du Seigneur est sur moi... il m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres..., pour annoncer aux captifs qu'ils vont être délivrés. »

Saint Matthieu y fait largement écho (XXV, 31 à 47) en cette page qu'on ne peut résumer et qu'il faudrait citer presque tout entière :

« Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous ses anges, il sera assis sur le trône de sa gloire...

« ... Il dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, et possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. »

« ... *J'ai été en prison et vous êtes venus me voir.*

« Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim... avoir soif ?... Quand est-ce que nous vous *avons vu en prison et que nous sommes venus vous visiter ?*

« Et le roi leur répondra : je vous le dis en vérité, autant de fois

vous l'avez fait à un des moindres de mes frères que voici, c'est à moi-même que vous l'avez fait. »

C'est enfin saint Paul (Hebr., XIII, 3) : « Souvenez-vous de ceux qui sont en prison comme si vous y étiez vous-même. »

***

Se fondant sur ces textes et puisant dans l'instinct sûr de leurs cœurs, nous voyons, dès le IIe siècle, saint Justin se préoccuper du sort des captifs et leur réserver une part de la collecte des dimanches; au IVe siècle, saint Ambroise n'hésiter devant aucune prodigalité pour les secourir, et, à Antioche, saint Jean Chrysostome prêcher en leur faveur.

Il faut, dit saint Chrysostome, les visiter.

« Y a-t-il, d'ailleurs, chose plus facile... Si même nous n'avons pas le moyen de porter aux prisonniers nourriture et argent, nous pouvons, du moins, les consoler par nos paroles et les assister en bien des choses, soit en parlant pour eux à leurs juges, soit en rendant leurs geôliers meilleurs... Vous me direz que les prisonniers ne sont pas d'honnêtes gens : raison de plus pour aller les voir, les malheureux ! Le Seigneur ne nous commande pas d'assister les bons et de punir les mauvais, mais bien d'être charitables pour tous. »

Et saint Chrysostome de nous faire remarquer ailleurs que le soin des prisonniers n'est pas seulement œuvre de piété surérogatoire, mais bel et bien un commandement, et comme les plus coupables sont les plus malheureux, c'est envers eux que le commandement évangélique oblige davantage.

Quant à saint Augustin, il déclare que se servir des trésors de l'Église en faveur des prisonniers pour les soulager et les racheter, « c'est une miséricorde ». C'est, dit-il une œuvre si agréable à Dieu et d'une telle importance que pour s'en acquitter il ne faut pas hésiter « à briser les vases sacrés et à les vendre ».

Laissons passer les siècles et arrivons au XVIIe.

La méditation sur la vie du Christ s'est pleinement développée. On a réfléchi sur tous les mystères de cette vie souffrante et glorieuse : incarnation, prédication, passion, résurrection, ascension. On sait que la vie et la mort de Jésus

n'ont qu'un objet : le rachat des captifs que tous, nous sommes. Jésus se fait prisonnier pour instruire et sauver des prisonniers. Il nous apporte l'Évangile qui n'est autre que la bonne nouvelle de notre délivrance; il meurt pour nous tirer de la prison éternelle de l'enfer où, ressuscité, il descend à l'appel des âmes qui l'appelaient comme leur libérateur, et son ascension rend captive la captivité elle-même.

C'est en pensant à la vie de son Maître que Bourdaloue, dans une exhortation un peu oubliée, mais fort émouvante dans sa robuste logique, pose ce principe :

« Assister les prisonniers et leur porter dans leur infortune l'aide nécessaire, c'est un des actes les plus excellents de la charité chrétienne. »

Suivons rapidement le grand jésuite dans son argumentation :

Jésus n'a pas attendu qu'on l'appelât au secours pour s'incarner; il est venu et il a pris sur lui nos misères et les a partagées avec nous.

Nous n'ignorons pas que des malheureux gémissent dans les prisons; s'il ne leur est pas loisible de nous représenter la tristesse de leur sort, nous ne sommes pas dispensés d'aller nous-mêmes nous en instruire. Tout chrétien a vocation pour assister, soulager, fortifier les prisonniers dans leurs ennuis, dans leurs frayeurs, dans leurs désespoirs. Tout chrétien peut leur ménager certaines douceurs, leur rendre leurs maux plus supportables, leur inspirer des sentiments de religion, de soumission, de patience...

Il est des hommes de Dieu qui pendant vingt, trente ans se sont dévoués aux captifs, se rendant plus prisonniers que les prisonniers eux-mêmes, ne quittant les uns que pour se transporter auprès des autres, leur tenant lieu de père, de tuteurs, de patrons, d'amis...

A tout le moins peut-on par des visites et des aumônes qui ne sont d'aucune — ou si légère — incommodité dans notre vie, alléger leur triste sort.

***

A toutes les époques, la charité envers les détenus a connu d'illustres exemples et de magnifiques dévouements individuels ou collectifs.

La libération des captifs au jour de Pâques, dès les premières années du christianisme, la conduite à leur égard des premiers papes, de saint Hilaire, la fondation des trinitaires par saint Jean de Matha, au moyen âge, la multiplication des confréries, sont tout à l'honneur de l'Église.

Comme il faut se borner, nous retiendrons seulement notre attention sur quatre grandes figures : au XIV^e^ siècle : sainte Catherine de Sienne, la Vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique; au XVII^e^ siècle : saint Vincent de Paul; au XIX^e^ siècle : Ozanam.

Quoi de plus exquis en même temps que plus terrible, que la lettre par laquelle Catherine conte à son confesseur, le B^x^ Raymond de Capoue, l'exécution de Nicolo Toldo, gentilhomme de Pérouse, si tant est qu'il soit bien identifié, — condamné à mort pour avoir raillé le gouvernement de Sienne. Il avait vingt ans; il ne voulait pas mourir. Catherine alla le voir dans son cachot, il lui promit d'avoir du courage si la vierge l'accompagnait jusqu'au dernier instant. Elle le fit : « Il arriva enfin, écrit-elle, comme un paisible agneau, et, m'apercevant, ma vue le fit sourire. Il voulut que je fisse sur lui le signe de la croix... Il s'étendit, plein de douceur; je découvris son cou, et, penchée sur lui, je lui rappelai le sang de l'Agneau. Ses lèvres disaient seulement : « Jésus »... Et je fermais les yeux en disant : « Je veux » . Et je reçus sa tête entre mes mains... et la Vérité me fit comprendre que cette âme était sauvée par pure miséricorde, sans aucun mérite de sa part... Alors, elle se retourna, comme fait l'épouse quand elle est arrivée au seuil de la maison de l'époux; elle regarde en arrière et s'incline pour remercier ceux qui l'ont accompagnée... »

***

Dans son beau livre *Monsieur Vincent, aumônier des galères*, Henri Lavedan nous dit : « Il [saint Vincent de Paul] n'avait pourtant pas, dans les hôpitaux de Paris, touché, comme il le croyait, le fond de la misère humaine. Attiré par ce titre sonnant si haut de Général des galères que portait M. de Gondi, le désir lui vint d'approcher les criminels placés sous l'autorité de ce seigneur, son ami. C'était là un genre de misérables qu'il se reprochait de ne pas connaître encore, d'avoir négligé, et qui lui manquaient.

Il se fit conduire aux cachots de la Conciergerie et du Châtelet. »

Évidemment, saint Vincent de Paul n'eût pas été lui-même s'il n'avait pas eu ce désir. Il se devait de comprendre que, pour enfermé qu'il soit dans le précepte général de l'aumône, le précepte particulier de l'assistance aux prisonniers était le plus absolu, le plus pressant peut-être, puisque aussi bien rien n'est plus triste, plus douloureux que d'avoir perdu la liberté, ce bien souverain de l'homme.

On sait ce que saint Vincent trouva dans ces affreuses geôles et ce qu'il y fit. D'abord, d'innombrables visites au cours desquelles de misérables bandits, après de vaines résistances, — on ne résiste pas aux saints, — tombèrent, en larmes, à ses genoux, baisant ses mains comme celles d'un ami et tremblant d'espoir en posant, pour la plupart, leurs lèvres avides d'espérance sur le grossier crucifix de cuivre que leur tendait Monsieur Vincent.

Il alla plus loin; il obtint de M. de Gondi, auquel il fit comprendre les lourdes responsabilités qu'il accumulait devant Dieu, le transfert de ces misérables dans un local propre et aéré, faubourg Saint-Honoré.

Les résultats qu'il obtint, — repentir, amendements, conversions mêmes, — furent tels que la cour et la ville, — la mode s'en mêlant, — voulurent visiter les prisons.

Monsieur Vincent ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur la durée et sur l'utilité de cet engouement qui ne lui plaisait pas; il sut pourtant s'en servir pour se faire nommer aumônier des galères, de tous les bagnes du royaume, et il partit, allègre, pour la chiourme, riche de sa devise : « Plus de damnés dans l'autre monde ni de maudits dans celui-ci. »

*
* *

Ozanam et ses premiers compagnons, Le Prévost, Lamache et Le Taillandier, dès 1833, — un an après la création de la première Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, s'en allaient, chaque semaine, pendant des heures, moraliser les jeunes détenus de la maison de correction de la rue des Grés.

Ils avaient compris, en accord avec M. de Belleyme, Président du tribunal de la Seine, les merveilleux résultats que l'on pouvait attendre d'un apostolat laïque s'exer-

çant sur des âmes dévoyées d'enfants, en accord avec la magistrature et les services pénitentiaires.

Malheureusement, quand, en 1835, la maison de la rue des Grés fut transférée aux Madelonnettes, il fallut, à cause de l'éloignement, abandonnner l'œuvre.

Elle n'en a pas moins été créée par Frédéric Ozanam lui-même.

C'est sans doute pour cela que, reprise en 1840, à Metz, elle prospéra, s'étendit aux détenus adultes, à Caen, à Mulhouse, et, de France, passa en Angleterre, en Irlande, en Allemagne, en Asie, en Amérique du Sud et aux États-Unis, où ses résultats sont magnifiques.

En France, il faut le reconnaître, pour des raisons diverses, sa marche fut spécialement lente. Ce n'est, en effet, qu'en 1926 que le Conseil de Paris de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul put organiser officiellement une filiale ayant pour objet la visite des détenus dans les prisons et maisons centrales : la Santé, le Dépôt, Poissy, Melun, Versailles.

Aujourd'hui, on songe, pour la plus grande joie des visiteurs, à l'étendre à toutes les prisons de France.

***

Suivant l'exemple de leur saint fondateur, les Filles de la Charité, partout où ce fut possible, se firent « les servantes des galériens ».

Dans le livre bien documenté et tout récent de Mme Ancelet-Hustache, intitulé : *Les sœurs des prisons*, on pourra utilement lire et apprécier les efforts des sœurs de la Congrégation de Marie-Joseph, fondée par Anne Quinon, dite Mère Saint-Augustin.

On y verra ce qu'elles firent à Saint-Lazare, ce qu'elles font au Dépôt, à Fresnes, où elles sont chargées du quartier des femmes et des filles, et depuis peu de l'infirmerie, et l'on devinera tout le bien qu'elles pourront faire à la Petite-Roquette, où elles ont suivi leurs détenues.

On ne peut que souhaiter l'utilisation plus généralisée de ces admirables sœurs au discret voile bleu et la multiplication de ces vocations spéciales qui portent des vierges très pures vers les âmes et les corps les plus deshérités et parfois les plus souillés.

Et comment ne pas citer ici la Congrégation de Béthanie que fonda le P. Lataste, dominicain, en 1864, après avoir prêché une mission aux détenues d'une maison de force. Il faut lire le livre consacré par le P. de Boissieu à cette œuvre inouïe.

Inouïe, en effet, car si les Dominicaines de Béthanie visitent les prisons, c'est pour y recruter parmi les futures libérées, — et le plus souvent parmi les criminelles, — des femmes auxquelles le monde ne veut plus rendre l'honneur.

Les religieuses, elles, les recueillent, et c'est ici la merveille, non comme des repenties. Des unes, elles feront un jour des tertiaires de Saint-Dominique, et les meilleures deviendront de véritables sœurs dominicaines que rien ne distinguera plus, aux yeux de qui que ce soit, des pures religieuses qui les ont accueillies et libérées du mal.

***

En dehors de la visite proprement dite aux prisonniers, il est d'autres moyens de les atteindre; des hommes et des femmes de cœur y ont pensé, et le mouvement commencé en ce sens peut et doit s'intensifier encore; on leur fait des conférences, ou encore, à tous, grands ou petits, l'équipe musicale des prisons, offre des concerts de musique grave : on joue, on chante Haendel, Bach, Schubert, Beethoven.

En matière pénitentiaire, la vérité est de dépouiller les prisons de leur masque d'horreur et de les réintégrer dans le cycle de la vie; d'autres l'ont compris, à quand notre tour ?

Mais, direz-vous, le visiteur doit s'attendre à être souvent trompé.

Oui, c'est vrai, et être résolu à ne jamais se décourager. L'aumônier lui-même, qui a grâce pour cela, aura peine à savoir, par exemple, si c'est sincèrement que l'on veut venir à une religion que l'on ne connaissait pas, ou revenir à ce Dieu, oublié, négligé, parce qu'on le connaissait si mal. C'est par lui qui sonde les profondeurs que s'accomplira, s'il est possible, la plus belle partie de la tâche.

De toutes manières, il y a à se défendre des hypocrites consommés que le mal tient dans les moelles et qui jouent avec un art incroyable la comédie de l'amour filial et de la

conversion; d'aucuns ne vont-ils pas jusqu'à simuler la vocation religieuse ou au moins le désir de racheter leurs fautes dans un cloître !

Il convient de ne pas se laisser prendre aux belles promesses qui ne seront jamais tenues, aux résolutions qui s'envoleront au vent de la première tentation.

Il faut dépister ces escrocs sans vergogne dont on pressent qu'ils ont mis à l'ombre une petite, voire une grosse fortune, produit de leur rapine, qu'ils comptent bien retrouver sitôt leur peine achevée.

Et pourtant, même ceux-là, il ne faut pas les abandonner. Si l'on pouvait seulement alarmer leur conscience éteinte, y faire germer l'idée de restitution !

Non plus que le beau phraseur qui présente son larcin par le côté qu'il croit avantageux et dont un regard direct du visiteur trouble tout d'un coup et fait dévier le stupide récit qui s'achève dans une gêne et un bafouillage salutaires.

Non plus que le pseudo-juriste qui ergote sur des textes de lois et de décrets et veut, contre l'évidence, prouver qu'il est un parfait honnête homme.

Non plus que le navrant clochard pour qui la prison est, après tout, une maison où l'on est à l'abri et nourri..., et l'hiver à peu près chauffé.

Tout cela, toutes ces âmes qui, sans doute, vous échapperont, ce n'est que le triste revers d'une médaille où se gravent, de temps à autre, de sublimes repentirs et de durables retours.

Et puis, de quel droit choisir ? On se doit à tous et le temps dont on dispose permet d'en voir si peu.

On se doit à tous, et l'on est peu nombreux. Et l'on quitte toujours la prison en pensant à ceux que l'on aurait dû voir et qui devront attendre encore : par exemple, cet interdit de séjour qui, sa peine finie, ne va pas savoir où s'abattre. Ou encore ce relégué dont la France métropolitaine ne veut plus, qu'elle va éliminer, déporter à la Guyane parce qu'elle désespère de lui.

Et pourtant, expulsé de la mère patrie, ne reste-t-il pas un homme et n'aura-t-il pas une âme à sauver là-bas comme ici ?

***

Nous avons, — beaucoup trop vite, — essayé de résumer une question immense.

Évidemment, l'effort social par le dépistage des taudis, par l'éducation des enfants livrés en proie facile aux mauvais exemples, incités au vice par leurs camarades, souvent, hélas ! par leurs parents, permettrait de simplifier le problème pénitentiaire en vidant les prisons, c'est-à-dire en empêchant qu'elles soient pleines.

En d'autres pays que le nôtre, on a réussi mieux que nous à ce point de vue.

Pour l'instant, il faut prendre les choses telles qu'elles sont et non telles qu'elles pourraient, qu'elles devraient, qu'elles devront être dans un prochain avenir.

Les geôles sont peuplées et même surpeuplées depuis la crise, c'est un fait.

Il faut donc aider les visiteurs des prisons dont la tâche est immense et les moyens matériels limités à l'extrême.

Vous pouvez beaucoup. Bourdaloue nous dit : « Vous devez beaucoup » avec les seuls moyens dont vous disposez : aumônes, dons en nature, inscriptions comme membres honoraires.

Il faut, lorsque la cage s'ouvre, lorsque la geôle rend à la Société un prisonnier dont la peine est achevée, qui a payé sa dette, qu'il y revienne non comme un danger, mais comme une force recouvrée; régénéré, s'il se peut, amélioré tout au moins. Et il faut surtout que tous, voient venir jusqu'à eux la miséricorde du Christ qui est mort pour eux.

ÉDOUARD CAHEN-FUZIER.

Pour toutes communications, s'adresser au général Huet, président de l'Œuvre de la Visite des prisons, au siège de la Société Saint-Vincent-de-Paul, 5, rue du Pré-aux-Clercs, Paris. Des membres honoraires qui viendraient en nombre à l'œuvre permettraient de constituer un Comité d'appui ou de protection et de pourvoir au vestiaire des demi-intellectuels, comptables, employés, qui doivent être convenablement habillés pour se présenter à une place vacante.

Comment prier au « Salut »

Le renouveau liturgique qui s'intensifie dans nos pays invite les chrétiens à donner toute leur attention aux parties essentielles du culte : à la sainte messe et à certaines heures de l'office divin, spécialement aux cérémonies des vêpres et des complies. Depuis plusieurs siècles, cependant, une pratique de dévotion a obtenu droit de cité dans l'Église : l'exposition et la bénédiction du Saint-Sacrement, et, bien que l'autorité épiscopale en règle la fréquence, on peut dire que ces cérémonies ont pris, dans la piété des fidèles de nos pays une place privilégiée. Ceux qui guident le renouveau liturgique doivent tenir compte de cette évolution de la piété catholique. Mais il est assez difficile, en pratique, de préciser la place que l'exposition et la bénédiction du Saint-Sacrement doit prendre dans le cadre général du culte chrétien. Pour beaucoup de fidèles, le « Salut » est, pour ainsi dire, un acte de culte complet et autonome, qui éclipse plus ou moins complètement les vêpres et parfois même semble dépasser en importance la sainte messe. On en prépare les chants avec un soin qui n'est pas toujours apporté au propre du graduel, et il n'est pas rare d'en voir la cérémonie dépasser en durée la messe basse « expédiée » le matin. Ce sont là évidemment des abus qui soulignent le danger qu'il y a à considérer l'exposition et la bénédiction du Saint-Sacrement comme une cérémonie essentielle et qui se suffirait par elle-même.

A l'origine, semble-t-il, c'est un désir de réparation qui inspira cette forme de culte envers le Saint-Sacrement. Des âmes consacrées à Dieu ont senti intensément la gravité des offenses auxquelles Notre-Seigneur se trouve en butte dans le sacrement même de son amour et elles ont voulu les réparer par un acte religieux. Car c'est non seulement en notre nom, mais en celui de toute l'humanité que nous devons rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Et puisque

des hommes se rendent coupables de négligence ou de mépris envers le sacrement qui constitue par excellence le culte chrétien, la vertu de religion, toute imprégnée d'amour envers Dieu et envers notre prochain, nous invite à offrir publiquement à Dieu dans des sentiments d'adoration et de pénitence l'hommage dont Il a été frustré. C'est pourquoi nous chantons si fréquemment au Salut : *Parce, Domine...*

Mais il faut reconnaître qu'aujourd'hui au moins les chrétiens voient plutôt dans l'exposition et la bénédiction du Saint-Sacrement une occasion privilégiée de témoigner au Christ présent sur l'autel leur foi et leur amour. C'est pour cela surtout qu'il importe de montrer combien les cérémonies auxquelles donne lieu la présence réelle doivent être subordonnées à l'acte essentiel du culte eucharistique : à la messe. Nous devons toujours nous rappeler que si Notre-Seigneur se rend présent sous les apparences du pain et du vin, c'est pour que nous puissions reproduire son Sacrifice et nous unir à Lui en le recevant nourriture. La présence réelle est tout entière orientée vers la communion, et c'est à cet instant liturgique que doit s'exercer principalement notre charité puisque l'Eucharistie est le sacrement de l'Amour et de l'Unité. Mais n'oublions pas aussi que l'Eucharistie est elle-même ordonnée à la communion éternelle du Ciel, elle est un gage précieux donné au voyageur en route vers la Patrie. Et c'est pourquoi l'Eucharistie excite en nous la vertu d'Espérance, le désir ardent d'être un jour définitivement uni au Seigneur... Les chrétiens sont trop peu habitués à développer cette petite vertu d'Espérance quand ils reçoivent le pain eucharistique. Et pourtant c'est là une occasion très précieuse d'introduire dans notre vie une ardente aspiration vers le Christ glorieux et l'attente persévérante de son second avènement. Nous avons tant oublié cet élan jaillissant de notre foi chrétienne qui faisait la force des premiers chrétiens !

Si la communion eucharistique doit exciter notre Espérance, ne faut-il pas en dire autant des cérémonies qui entourent la présence réelle et qui doivent rester orientées vers la participation au mystère eucharistique ? L'exposition et la bénédiction du Saint-Sacrement prendront la place qui leur revient dans le culte chrétien si nous savons y suivre

les indications de l'esprit liturgique en faisant monter vers l'ostensoir une prière toute fervente de désir et d'attente. Désir et attente de la communion sacramentelle et, par elle, de notre éternelle union au Seigneur. Cette pratique de la « communion spirituelle », l'Église ne nous la conseille-t-elle pas en nous demandant de chanter devant le Saint-Sacrement exposé les strophes de saint Thomas ? Ses mélodies disent si bien notre attente de la nourriture céleste qui nous est distribuée à la sainte Table et qui est le gage de la réalité sublime dont nous jouirons au ciel !

En notant ainsi la place qui revient à la vertu d'Espérance dans toutes les formes du culte eucharistique, nous ne voulons pas exclure les autres sentiments qu'inspire notre piété et qui sont d'ailleurs étroitement liés à l'Espérance, en particulier la pratique des autres vertus théologales et le sens très vif de la réparation publique due à Dieu pour les fautes commises envers le Saint-Sacrement. Soulignons aussi que c'est un élan spontané et très chrétien qui nous fait chanter au « Salut » une antienne à la très Sainte Vierge. Plus que tout autre Notre-Dame n'a-t-elle pas d'ailleurs vécu d'espérance, bien qu'elle pût jouir déjà intimement de la présence du Fils de Dieu ?

Mais si nous voulons ne pas oublier le sens foncier du culte eucharistique, considérons toujours des cérémonies comme l'exposition et le salut du Saint-Sacrement en dépendance de la messe — la messe elle-même nous élevant vers le ciel — et mettons au premier plan de notre piété, quand nous prions devant l'ostensoir, la pratique de la vertu d'Espérance. Par elle nous désirerons ardemment la participation sacramentelle au Seigneur et nous attendrons avec vigilance la communion du ciel au Christ glorieux.

fr. D. M.

Classes sociales et Corps mystique du Christ

Les Semaines Sociales de France ont tenu à Bordeaux, du 24 au 30 juillet, une des plus belles sessions de leur carrière. Comme à l'accoutumée, les savants de toutes disciplines se sont prodigués pour apporter une lumière neuve sur ce problème difficile, mais qui commande toute l'histoire de nos sociétés contemporaines : « Le problème des classes dans la communauté nationale et dans l'ordre humain. » Il n'est pas du ressort de cette revue d'analyser l'ensemble des travaux de la session de Bordeaux. Mais il est un aspect du problème des classes qui relève de l'effort entrepris par *La Vie Spirituelle* et qui n'a pas été éludé par les maîtres des Semaines Sociales : c'est l'aspect proprement théologique ou, si l'on veut et plus modestement, le jugement du chrétien *en tant que tel* sur la question sociale considérée au point de vue des relations et des interférences des classes. Il faut dire d'ailleurs que toute description, toute analyse, tout système de réformes auraient été gravement incomplets s'ils n'avaient été situés dans ce qu'on pourrait appeler l'économie chrétienne du monde. Aussi la très belle leçon du R P. Chenu sur « Classes sociales et Corps mystique du Christ » fut-elle l'un des enseignements les plus goûtés et les plus neufs de cette Semaine de Bordeaux.

Pour juger de l'importance de cette leçon, il faudrait la replacer dans le contexte de l'ensemble des autres leçons données par les historiens, les juristes, les sociologues, les philosophes. Aux premières journées de la Semaine, tous ces savants avaient pris à tâche de montrer l'existence de fait et la légitimité des classes en tant qu'organes diversifiés de fonctions sociales également nécessaires à la vie commune. Avant le P. Chenu, M. Charles Blondel et Mgr Bruno de Solages, notamment, avaient établi les relations des classes avec la « communauté nationale » et avec l' « ordre humain ». Dépassant à son tour ce point de vue, le R. P. Chenu avait à montrer comment les valeurs humaines dont les classes sont dépositaires pouvaient enrichir la vie du Corps mystique du Christ. C'est là un enseignement nouveau et qui n'a pas fini

de porter ses fruits : on ne tardera pas à s'apercevoir que les analyses des sociologues et les conclusions des philosophes de l'histoire gagneront en solidité à pouvoir s'appuyer sur les considérations développées par le R. P. Chenu.

Ce qui fait problème pour le théologien qui reconnaît la légitimité des conclusions apportées par l'économiste, le sociologue, le politique, c'est la façon dont le christianisme s'insère dans une économie apparemment fermée à l'esprit chrétien. L'exigence de fraternité, — que le P. Chenu trouva de si belles formules pour évoquer au long de sa leçon, — est essentielle au christianisme : comment peut-elle s'incarner dans un monde temporel où les « classes », par le fait d'un régime économique inhumain et d'une évolution historique irréversible, sont la plupart du temps en antagonisme ? Au yeux du théologien, le mot même de classe n'a, semble-t-il, aucun sens : « Les catégories toutes terrestres à base économique ne répondent à rien dans cette communauté spirituelle dont il est membre. » La fraternité des chrétiens ne connaît ni maîtres ni esclaves, ni Juifs ni Gentils, et la communauté chrétienne est sans faille, sans classes. Mais il convient de ne pas s'enfermer dans un christianisme illusoire qui ne concevrait « l'efficacité des maximes évangéliques qu'à la faveur d'une pieuse évasion hors des servitudes terrestres ». Nous vivons dans le monde de l'incarnation et en montrant que la fraternité chrétienne « requiert, loin de les évincer, ces structures et ces solidarités qu'observent l'économiste, le sociologue, le politique, et que, pour se réaliser, elle a la prétention de pénétrer fonctions et valeurs sociales dans leurs qualités propres et dans leurs plus autonomes requêtes », le P. Chenu a écrit un chapitre essentiel de la théologie de l'*incarnation*. Peut-être même a-t-il fait faire un pas décisif à la doctrine du catholicisme social en France. « Les solidarités de travail, dit le P. Chenu, les solidarités économiques en général, par le fait même qu'elles engagent un bien humain dans une commune possession, et dans la mesure où cette commune possession s'intensifie par la densité et la socialisation de ce bien commun, deviennent matière assimilable au chrétien; leur valeur est aliment de qualité pour notre vie divine, leur fardeau est matière de rédemption dans la souffrance libératrice du Christ, leur structure est le soutien d'une collaboration où la justice et l'amitié trouvent leur règle et leur stabilité. » Cette incarnation du christianisme dans des structures sociales historiquement déterminées entraîne une interférence constante entre ces deux réalités complémentaires : l'exigence d'unité dont l'Église est le symbole, — les classes sociales distinctes et solidaires.

On voit que cette doctrine porte loin et qu'elle nous met d'abord en garde contre un faux christianisme qui laisserait échapper l'essentiel du message divin. « En vie divine comme en vie humaine, nous ne voulons pas d'un amour qui laisserait hors de ses prises le poids trop lourd de notre corps et de ses charges, amour faussement spirituel, sans fruits dans le ciel parce qu'il serait sans racines dans la terre. » Il est assurément difficile d'intégrer dans l'esprit chrétien la « conscience de classe », telle qu'on en relève les manifestations, sans une purification préalable. La faute en est moins aux hommes qu'aux conditions historiques où cet esprit de classe a pris naissance. « Tout le drame du XIX^e^ et du XX^e^ siècle est là sous nos yeux, et ses conséquences temporelles et spirituelles révèlent l'erreur des principes qui en commandèrent les actes successifs. Les classes sont nées, de part et d'autre, de la lutte imposée par une économie inhumaine où l'évolution technique des méthodes de production et l'élargissement des échanges humains tournèrent à la domination d'une concurrence sans règle et à l'exploitation de l'homme par l'homme. Les plus légitimes revendications se bloquèrent sur les seuls intérêts économiques; les plus saines réactions s'enveloppèrent d'un ressentiment qui entra dans la structure même des classes : la conscience de classe, manifestation de communion, tourna en idéologie de classe, source d'impérialismes rivaux. »

Il reste que ces perversions ne sont pas essentielles à la conscience de classe, que « la solidarité de classe constitue une valeur humaine infiniment précieuse de fraternité universelle » et qu'en dépit de sa « naissance trouble », elle porte en elle des richesses authentiques. C'est pourquoi les classes sociales sont un « lieu privilégié d'incarnation pour la vie divine ».

Est-ce là une sorte de rêve complaisant s'efforçant à quelque concordisme entre les faits observés et une thèse théologique ? Le P. Chenu a bien montré que cette théologie de l'incarnation appliquée aux réalités sociales était confirmée par l'expérience : lui aussi, avec tant d'autres professeurs des Semaines Sociales, a évoqué l'expérience des mouvements spécialisés de l'A.C.J.F. où « l'enracinement chrétien dans la solidarité de classe a joué en faveur de la plus exigeante doctrine d'unité ». De cette « admirable convergence » on a le droit d'attendre un mordant nouveau de la science théologique sur le monde de l'histoire. Car, dans les exposés du P. Chenu, la théologie aussi est une science positive.

Marc d'Aniel.

LECTURES

Sacerdoce, vie commune, vie religieuse

C'est une des marques de la renaissance chrétienne en notre pays que l'on se préoccupe plus de la sainteté des prêtres que de leur nombre. Et l'on sait pourtant combien la pénurie des prêtres se fait sentir douloureusement. Les églises souvent sont désertes, les curés desservent couramment trois paroisses et parfois davantage, les offices ne sont plus assurés régulièrement, et cette situation est d'autant plus grave que se marque davantage le fossé entre les chrétiens et ceux qui ne le sont pas. D'une part l'athéisme progresse, il faudrait des prêtres pour l'endiguer; et d'autre part les fidèles prennent chaque jour une conscience plus aiguë de la richesse et du dynamisme de leur foi, ils se transforment en militants, en apôtres. Que manque-t-il à ce grand mouvement de christianisation, sinon des cadres? Le développement de l'Action catholique en ces dernières années sera l'un des grands événements religieux du XX^e^ siècle et grâce à lui, comme jadis les apôtres lors de la première extension de l'Église à Jérusalem, les prêtres disent : « *Nos autem orationi et ministerio verbi instantes erimus.* »

Ainsi un double fait semble caractériser l'attitude du clergé : la nécessité de faire face à tant de besoins nouveaux, nécessité rendue plus grave par le petit nombre des ouvriers, et corrélativement, le sentiment très vif que le prêtre est un homme de prière. D'une part, le prêtre est sollicité par des ministères plus nombreux que jamais, et il comprend mieux, d'autre part, « l'éminente dignité du sacerdoce diocésain ».

J'ai mis ces derniers mots entre guillemets parce qu'ils constituent le titre du livre que vient de publier le chanoine E. Masure. Cet ouvrage sur le sacerdoce et la sainteté requise du prêtre est loin d'être isolé, et sans doute pour être complet faudrait-il, pour la seule année 1938, fournir une longue bibliographie. Toutefois, quelques réflexions sur trois d'entre eux permettront sans doute de donner une

idée suffisante du mouvement des idées autour du sacerdoce.

***

C'est surtout pour remédier à l'isolement spirituel des prêtres qu'est né le mouvement de la vie communautaire. On connaît ses réalisations à Miramas, à Ham, en Seine-et-Oise et en vingt autres diocèses. Elles sont fort diverses, mais un même esprit les anime, celui-là que manifeste chaque année le congrès de Montmartre.

C'est assez dire que ce n'est pas sans une certaine surprise que l'on aborde le gros ouvrage que l'abbé J. Deroux vient de consacrer à ce mouvement[1] et qui porte en manchette ce titre provocateur : « Prêtres, devez-vous accepter l « évangile » de la vie commune ? » Faut-il ajouter que, pour achever de nous étonner, nous trouvons en guise de préface un « Jugement porté par MM. les professeurs de l'université grégorienne de Rome », jugement qui n'est rien moins que fort élogieux en sa brièveté : « [Ce livre] dénote une sagesse éprouvée une prudence peu commune : sans paraître, en effet, blâmer ce que d'autres avaient loué, il a su cependant mettre en relief ce qui n'est pas conforme au droit... »

C'est qu'en effet le mouvement communautaire connaît les plus hauts encouragements. A l'occasion du congrès communautaire de 1938, dont le thème était : *La vie commune au service de l'Action catholique*, le cardinal Pacelli n'écrivait-il pas que « ces centres d'activité sacerdotale, destinés à la plus grande sanctification du clergé... représentent certainement la meilleure solution d'un problème des plus douloureux et des plus urgents » ? Et il ajoutait que « ces prêtres vivant en commun pourront répondre plus facilement aux multiples besoins de l'apostolat des campagnes ». On comprend, après cela, que ce ne soit pas sans quelques nuances que l'on puisse — fût-ce au nom du droit canon — prendre position contre la vie communautaire.

Disons immédiatement — afin de dissiper toute équivo-

1. Abbé Joseph Deroux : *La vie commune du clergé séculier et le droit ecclésiastique*. Nîmes, Éditions Notre-Dame, 26, rue Notre-Dame.

que — que le livre de l'abbé Deroux vaut la peine d'être lu. Ici ou là, il est vrai, on regrette la sévérité un peu rude d'un jugement ou d'une allusion. L'auteur répondrait sans doute que la franchise aussi est une charité, et il faut lui savoir gré de parler clair.

C'est un professeur de droit canon qui parle.

Dans ce livre, qui représente un immense et consciencieux travail de recherches historico-juridiques, où la documentation et les réflexions sont abondantes, où les notes foisonnent, deux considérations, dont l'une n'est qu'un cas particulier de l'autre, commandent les développements : une exégèse du canon 134, une étude du Code sur le problème en question; et ceci revient à souligner d'une part les différences très profondes qu'il y a entre « vie commune » et « vie communautaire », et d'autre part l'opposition entre méthode positive et inductive, entre le domaine des faits et celui des idées, entre droit canon et « mystique communautaire ».

Cette insistance à souligner la divergence de deux méthodes pourrait être oiseuse, voire pénible, si l'on avait seulement affaire à un savant, enfermé en sa bibliothèque, qui critique ses frères attelés à des tâches plus réelles; mais l'auteur est un vrai canoniste qui sait lire les textes et qui, avec l'aisance des maîtres, dégage à chaque instant, sous la lettre qui pourrait tuer, l'intention du législateur qui a voulu favoriser la vie.

Pour lui, le Code n'est pas un quelconque recueil de textes. Il exprime sous une forme très authentique la pensée de l'Église, le travail en elle de l'Esprit-Saint.

Or deux « institutions » sont prévues par le Code :

> Quelque variées que soient les formes d'union entre prêtres séculiers, elles ont déjà, par avance, leur statut « institutionnel » tracé dans le droit commun. Les deux canons 134 et 707 sont capables de les encadrer toutes et de les régir : le premier groupe les prêtres qui vivent en commun; le second, ceux qui se cantonnent dans l'union spirituelle et temporelle même, mais excluent la cohabitation.

Ce n'est pas à dire que l'Église en sa fécondité ne puisse donner naissance à des formes nouvelles, elle le fait chaque jour. Aussi bien, le reproche que l'abbé Deroux fait au mouvement communautaire est-il tout différent. Celui-ci

invoque la tradition de l'Église, où il voit une tradition de vie canonique, c'est-à-dire de vie commune.

Or, il faut s'entendre sur les mots. Si l'on parle de la vie commune traditionnelle, on est bien dans la perspective du canon 134, celle d'une cohabitation stable et volontaire. Mais, à l'encontre d'une telle institution, la « vie communautaire » admet les isolés. Intention louable, réalisation intéressante et qui mérite d'être encouragée, mais *fait nouveau et qui ne saurait s'appuyer sur les textes canoniques que l'on invoque*, encore moins utiliser un vocable qui n'a pas été fait pour lui. Voulant « spiritualiser » l'obligation, on se met purement et simplement en marge du canon 134 que l'on invoque. La vie communautaire devient « un esprit ».

On imagine parfois que la vie commune exige nécessairement et pour tous la cohabitation... cette conception n'est nullement essentielle à la vie commune et... l'on peut avoir des isolés, reliés aux groupes sur lesquels ils prennent leur point d'appui spirituel et apostolique.

Ainsi s'exprimait *l'Ouvrier de la Moisson* en mai 1936. On comprend désormais la réaction du canoniste.

La « vie communautaire » présente un double visage, suivant qu'on la considère dans ses rapports avec les vrais communautaires ou avec les isolés. Deux réalités superposées, deux institutions qui chevauchent, tel apparaît cette organisation hybride.

***

A vrai dire, on pourrait ne voir là qu'une querelle de mots, si l'on ne se trouvait, c'est du moins l'opinion de l'auteur, devant une « doctrine ».

Dans l'ordre doctrinal, la théorie est périlleuse. Présentant toute chose dans la perspective de la vie commune mystique, elle entretient l'équivoque autour de la vie commune visible. Les deux réalités s'unifiant, cette dernière communie au caractère nécessaire de l'autre, et devient une fin, ou du moins un moyen très proche et très efficace pour atteindre la fin surnaturelle. Tout dans cette perspective semble devoir s'orienter vers la pleine réalisation de la vie commune, contribuer à son succès, disparaître si elle le requiert.

Or l'institution communautaire n'est qu'un moyen entre plusieurs autres pour garantir et faciliter la sainteté du prêtre. La vie communautaire moyen *collectif* par sa forme

extérieure, et *personnel* par ses effets surnaturels sanctifiants.

On ne saurait dès lors (mais l'a-t-on vraiment fait ?) l'ériger en moyen nécessaire, encore moins y voir « l'état institutionnel » du clergé séculier.

Ces reproches, qui valent sans doute qu'on y prête attention, ne sauraient d'ailleurs faire oublier les services qu'a rendus et que rend encore chaque jour la vie communautaire. L'auteur lui-même se plaît à les relever, et ceci est à l'éloge de son objectivité.

Les organisations qu'elle a suscitées, même si elles ne coïncident pas avec l'institution du canon 134, sont salutaires au clergé. Tout ce qui tend à abolir l'isolement et l'égoïsme des clercs séculiers est à promouvoir, comme le postulaient les évêques napolitains et français au Concile du Vatican. Quelque nom qu'elle prenne — association, pieuse union, simple cohabitation, vie commune — l'union fraternelle et collaboratrice réjouit l'Église, et, sous quelque forme qu'elle se manifeste, elle obtient l'approbation et les bénédictions des autorités ecclésiastiques.

***

C'est à un point de vue fort différent que se place M. Masure dans le petit livre qu'il vient de publier sur l'éminente dignité du sacerdoce diocésain[2]. M. Masure est, lui aussi, professeur de grand séminaire et on le sait théologien dont les ouvrages ont eu retentissement. Il a signé son livre « directeur au grand séminaire de Lille » et sans doute a-t-il voulu indiquer par là qu'en l'écrivant il était avant tout animé par le souci de venir en aide aux jeunes clercs dont il a la responsabilité. Le titre, d'ailleurs, n'est-il pas tout un programme ? Il ne manque pas d'apologistes de la vie religieuse. Ne faut-il pas aussi vanter les grandeurs du sacerdoce diocésain ?

Pour le faire, M. Masure montre que le clergé diocésain (il récuse le terme de séculier qui est amphibologique) tire toute sa grandeur de sa collaboration aux fonctions apostoliques, de sa participation au sacerdoce de l'évêque.

C'est là, la thèse centrale de l'ouvrage. Et l'on voit assez combien cette vue très simple, à l'appui de laquelle M. Masure invoque l'histoire et la théologie, est riche de conclu-

2. E. Masure : *De l'éminente dignité du sacerdoce diocésain*. Bloud et Gay.

sions pratiques pour la formation des séminaristes et pour la vie intérieure des prêtres diocésains.

Le livre est partagé en chapitres assez courts, la doctrine est exposée en termes accessibles à tous, une citation ou une exhortation vient, de-ci, de-là, rappeler le but poursuivi; tout dans cet ouvrage en fait la réponse à une question que beaucoup de séminaristes et de prêtres se sont posée.

Il est toutefois dommage que parfois une expression imparfaite puisse prêter à équivoque. Nous lisons par exemple :

> Ce n'est certes pas dans des vues égoïstes que l'ascète sauve son âme, mais pour montrer aux autres comment ils sauveront la leur. Ce n'est pourtant pas la même chose que de sauver d'abord celle des autres comme doit le faire l'évêque afin de sauver la sienne par surcroît.

Comment laisser entendre que l'ascète ne se mortifie que pour apprendre à ses semblables à faire de même ? Ce serait nier la haute valeur de la mortification, tant pour l'équilibre personnel que comme préparation à la vie contemplative. Certes, alors même qu'il se retire au désert, le solitaire n'est pas égoïste, mais il quitte le monde pour mieux vaquer aux choses de Dieu. Et s'il est vrai que l'évêque est voué au service de son Église, il reste que cette servitude n'a de valeur et d'efficacité que si elle est l'expression de l'authentique charité, celle qui aime Dieu par-dessus toutes choses.

Il conviendrait peut-être aussi d'apporter quelques nuances à ce que l'auteur nous dit du sacerdoce, conçu trop exclusivement, semble-t-il, en dépendance de l'épiscopat. A lire certaines expressions du livre (p. 113 par exemple), on en vient à se demander comment un religieux peut encore être prêtre. Sans doute voulait-on parler du sacerdoce diocésain, il eût été bon de le marquer; et même en ce cas n'est-il pas à craindre — nous laisserons le débat ouvert pour les théologiens — qu'on ait forcé la doctrine pour les besoins de la cause ?

Ces réserves faites, il serait par trop injuste de ne retenir que ces critiques d'un ouvrage qui aidera les séminaristes à connaître la grandeur de leur vocation.

***

Il y a quelques années, le P. de Guibert publiait dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique* deux articles où il comparait la vie sacerdotale et la vie religieuse. Sans doute les idées exposées donnèrent-elles lieu à de nombreux échanges de vues, puisque les deux articles sont devenus un petit livre[3]. Et on ne peut que s'en réjouir, car l'ouvrage en question a le triple avantage de poser clairement le problème, d'écarter avec beaucoup d'intelligence et de charité les solutions simplistes, incomplètes ou fausses, et de poser les principes très sûrs qui aideront directeurs d'âmes et jeunes gens à le résoudre.

On ne sait s'il faut signaler comme qualité maîtresse de ce livre l'intelligence ou la charité. L'exposé est clair; à le lire, les notions se classent, s'ordonnent, la véritable valeur des arguments employés apparaît avec évidence; et en même temps, alors qu'il s'agit d'un problème qui tient à cœur à beaucoup, l'auteur a su rester fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était tracée :

> Tout mon désir, en publiant ce petit volume, serait d'examiner une question aussi importante que délicate, avec une entière franchise, mais sans rien dire qui puisse peiner aucun de mes frères dans le sacerdoce; en aidant, au contraire, à la mutuelle compréhension des grands desseins de Dieu qui nous ont poussés les uns vers un diocèse, les autres vers un ordre religieux; et nous mettant par là mieux en état de remplir notre rôle auprès des âmes que Dieu nous confie pour les diriger dans un choix semblable avec une humble soumission aux desseins de sa grâce souveraine.

J'avais peut-être tort de parler intelligence ou charité. Il serait plus juste d'évoquer la théologie; elle est l'un et l'autre, l'un autant que l'autre, parce qu'elle se rattache directement à Dieu. Il s'agit même ici très exactement de théologie spirituelle. Et sans doute, à ce titre, le présent ouvrage mérite-t-il d'être plus spécialement signalé.

Supposant une science théologique sérieuse, mais se refusant à résoudre les cas de conscience au nom d'un apriorisme dangereux, riche d'une large expérience, reposant sur une vaste documentation patristique, théologique, canonique, tenant compte avec beaucoup de finesse de l'évo-

3 Joseph de Guibert : *Séminaire ou noviciat ?* Éditions Spes.

lution du droit, des mœurs, et des besoins de l'Église, il est l'œuvre d'un homme, disons d'un prêtre, qui sait ce que représentent la diversité des âmes, la variété des appels, les richesses multiformes de la grâce. Il n'est pas seulement un recueil de principes. Il constitue une théologie de la vocation.

F. Louvel.

Livres de spiritualité

• **La vie surnaturelle,** par Jean Daujat, Paris, Bloud et Gay, 1 vol., 771 pp.

Ce volume, écrit surtout pour les militants et les dirigeants d'Action catholique, a été composé par un ancien élève de l'École normale supérieure, section des sciences, spécialisé en des recherches d'histoire et de philosophie des sciences, qui a pris contact avec tous les milieux intellectuels et sociaux d'aujourd'hui. Il s'est consacré depuis douze ans à un large apostolat dans les milieux étudiants de Paris et a donné le meilleur de lui-même à un centre d'études religieuses, dont la bibliothèque prête aux laïcs tous les ouvrages utiles pour la formation religieuse.

Il a écrit le présent ouvrage pour réunir en un seul volume l'essentiel de cette formation, et nous croyons que son entreprise a réussi. Au lieu de donner un manuel sec en quelque sorte squelettique, M. Jean Daujat a réalisé son ouvrage comme un tout organiquement lié et unifié autour d'une idée centrale, qui anime tout le livre et qui est l'idée essentielle de la doctrine chrétienne en même temps que la vérité dont tous doivent vivre : *notre élévation gratuite à la vie surnaturelle*, qui nous fait enfants adoptifs de Dieu. C'est pourquoi l'ouvrage s'intitule *La Vie surnaturelle*. L'auteur se trouve par le fait même, amené à exposer toute la doctrine catholique et de façon très vivante. C'est à la fois un ouvrage de doctrine et de spiritualité.

La première partie expose *ce qu'est la vie surnaturelle qui nous rend enfants adoptifs de Dieu*, c'est pourquoi elle est intitulée : Notre Père qui êtes aux cieux. (La nature humaine, Dieu et le monde, Révélation et foi, le mystère de la Sainte Trinité, grâce et gloire, l'organisme spirituel.)

La seconde partie expose *la réalisation historique de l'ordre surnaturel par le Fils de Dieu fait homme.* (Le péché, Le Verbe incarné, La Rédemption, La Mère de Dieu et des hommes, la vie du Divin Modèle, les sacrements, l'Église, de la Pentecôte à la fin des temps, le royaume de Dieu.)

La troisième partie montre *comment sous l'action de l'Esprit sanctificateur la vie surnaturelle se développe en nous.* (La perfection chrétienne, la prière et l'union à Dieu, la vie dans l'Église, quelques traits de la vie et de la sainteté chrétienne.)

La conclusion est un appel à tendre à la charité parfaite. M. Jean Daujat a mené de front sa formation universitaire et une étude assidue du Nouveau Testament, des conciles, des encycliques, de saint Thomas et des meilleurs théologiens. Il faut le louer de sa parfaite docilité à l'enseignement de l'Église. Aussi recommandons-nous cet ouvrage à tous les hommes cultivés qui ont besoin d'enraciner leur culture humaine dans une solide culture religieuse. Il rappelle que l'action n'est féconde que si elle est fondée sur la doctrine et la vie surnaturelle.

Fr. Réginald Garrigou-Lagrange, O. P.

• **Paroles d'encouragement,** par Daniel Considine.

« Pensez à Dieu avec bienveillance, ayez de lui une bonne opinion. Il aime que nous pensions bien de lui... » Voilà des phrases de sermon, un ton et un tour d'esprit qu'on aime trouver dans un ouvrage qui en est plein.

Le P. Daniel Considine, S. J., était « d'une simplicité et d'une franchise extraordinaires » et c'est tout le secret de cette nouveauté. Au lieu de nous donner des « sermons », il nous donne sa pensée fraîche, dans son jaillissement vrai, et nous voilà conquis et nous sommes doucement entraînés « à penser bien de Dieu et un peu mieux de nous-mêmes, je veux dire de notre nature, de notre sort, de notre grâce chrétienne, de notre vie enfin. Et ces notes courtes, sobres, ont une résonance pleine. En une page on a tout le bien d'une vérité précieuse pour notre vie intérieure : on l'emporte avec soi comme un trésor intérieur.

Le livre est surtout écrit pour les âmes timorées et scrupuleuses.

• **Parvum Speculum Sacerdotis.** Notre-Dame de Lérina, Éditions Publiroc.

Trente méditations sur le sacerdoce et ses grandeurs, les devoirs du prêtre, les moyens qu'il doit employer pour se sanctifier. Méditations très brèves, mais nourries des textes de l'Écriture et des Pères. En les lisant on ne peut s'empêcher de penser à l'*Imitation*. Les quelques lignes suivantes, extraites de la préface, donneront une idée exacte de ce petit livre.

Noveris autem, o pie sacerdos, hujus verba opusculi non esse mea et me nihil tanquam proprium tibi tradere; sicut ex multis floribus apis industriosa mel suum conficit, ita ego ex verbis Scripturae sacrae, SS. Patrum, vitae asceticae auctorum, etc., tanquam e pulcherrimis floribus illud confeci.

Beaucoup de prêtres aimeront à méditer ces pages savoureuses.

Figures sacerdotales

Une âme de feu : le Père Pierre Decoster, jésuite, (1863-1929), par Pierre Tailliez, S.J., 1 vol., 191 pp., Apostolat de la Prière, Toulouse. — Decoster, brillant étudiant, jésuite, aumônier des forains, aumônier d'hôpital, aumônier des apaches, aumônier militaire, missionnaire — ces seuls titres de chapitres peignent une âme — une âme de feu vraiment, dévorée par l'action, en même temps éprise de vraie vie intérieure...

Une âme sacerdotale : le chanoine Jules de Falguière (1860-1937), par Max de Bazelaire, S. J. 1 vol., 60 pp. — « Quel homme malheureux je suis ! Je sors de l'hôpital pour aller en prison; je sors de prison pour aller à l'hôpital ! » Ce mot, dit avec ce fin sourire qui n'était qu'à lui évoque, pour qui a connu le chanoine de Falguière, l'incomparable ministère de consolation qui fut le sien. Les soldats, les hôpitaux, les prisons, et toutes les misères qui venaient à lui, comme au rendez-vous de la charité du Christ, avec quelle bonté intelligente et compatissante il accueillait les âmes en ce champ de son apostolat !... La *Dépêche* elle-même lui a rendu hommage : « Nous ne pouvons que nous incliner devant cette figure toute faite de bonté et de dévouement. »

La simple histoire du bon Père Petit, S. J., par Henri Davignon, 1 vol., 174 pp., Lethielleux, Paris. — La figure du P. Adolphe Petit, très populaire en Belgique, mérite

d'être mieux connue en France. Cette esquisse — un peu trop rapide — aidera, espérons-le, à ce rayonnement.

Une âme victime : le Frère Jean-Marie de Tamines, clerc profès des FF. MM. Capucins, par le Fr. JÉRÔME DE PARIS, 1 vol., 300 pp., Duculot, Gembloux, Belgique. — Pieuse vie d'un jeune religieux, 1906-1929, mort dans la fleur de sa jeunesse, emporté par un grand sentiment d'amour divin.

Un prêtre du vieux Pays : le Prieur Bourban, par MARCEL MICHELET et ISAAC DAYER, 1 vol., 262 pp., Saint-Maurice (Suisse) et Paris, Beauchesne. — Bel exemple de ce prêtre qui sut unir dans sa vie les plus pures amours : l'amour de Dieu, des pauvres et des sciences, et tant d'autres que ces pages redisent pour ses amis et ses fidèles du pays valaisan.

Édouard de Froissard de Broissia, prêtre, par LOUIS SULLEROT, 1 broch., 54 pp., librairie Benoist, Dijon. — M. Sullerot donne aux jeunes clercs cette image d'un jeune prêtre, exemplaire au sens le plus juste du mot : son héros est de notre humanité, il est à notre portée. Rien ici n'est outré, ni dans la vie, ni dans le récit.

Apôtres du Christ

Un appel à l'amour : Sœur Josefa Menéndez, religieuse coadjutrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus, 1890-1923. — Nous sommes ici en plein « surnaturel ». Une âme qui entend la voix du Seigneur. Cette publication s'autorise d'une lettre autographe du Cardinal Pacelli. Des grâces et des faveurs semblent aussi confirmer la vertu de la Sœur Josefa... Il convient cependant de recevoir avec prudence les révélations privées, en attendant le jugement de l'Église.

Mère Marie-Alphonse de Sion, 1859-1932. 1 vol., 188 pp., Desclée de Brouwer, Paris. — Une maîtresse des novices, qui a passé les années de sa vie à former dans un noviciat des âmes consacrées au Christ... qui a conçu la sainteté sous les espèces de mille petits devoirs accomplis par amour, qui a vécu sincèrement son idéal — rien n'est plus simple, mais rien n'est plus profitable que cet exemple.

L'holocauste de Jeanne Bigard (1859-1934), fondatrice de l'Œuvre Pontificale de Saint-Pierre-Apôtre, par

Paul Lesourd, 1 vol., 246 pp., Plon, Paris. — La consécration des évêques chinois, celle toute récente du premier évêque noir de l'Afrique, ont révélé au grand public l'importance du clergé indigène. Actuellement seize mille séminaristes *indigènes* des pays de missions sont éduqués dans deux cent soixante-neuf petits séminaires et quatre-vingt-sept grands séminaires construits pour eux. M. P. Lesourd fait connaître en ces pages documentées et solides celle qui créa, au milieu de souffrances héroïques, l'œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, qui a tant fait pour le développement du clergé indigène. Tous les amis des missions aimeront ce livre.

Vingt ans et un mois de catholicisme, par l'abbé P. Picochet. 1 vol., 111 pp. Publiroc, Marseille. — On lira avec un vif intérêt et un réel profit ce journal spirituel d'une convertie, Mlle Castaing. C'est la lumineuse rencontre du Christ et d'une âme qui l'attendait. On aimera la simplicité et la sincérité transparente de ces pages.

Une vie débordante de charité, Louise van de Walle, 1864-1933, par Dom M. Boval, O. S. B. Abbaye de Maredsous, Belgique. 1 vol., 180 pp. — Une vie dévouée à l'enfance, au peuple et au Christ. Un bel exemple d'apostolat populaire et souriant.

Mère Marie-Antoinette, Supérieure générale des Sœurs Servantes de Marie, 1837-1901. Préf. du card. Verdier. Paris, Spes. 1 vol., 362 pp. — Histoire d'une congrégation vouée à l'apostolat auprès des jeunes filles qui émigrent vers la capitale, et de sa seconde Supérieure générale.

Pour la vie intérieure

Une traduction nouvelle des œuvres de saint Jean de la Croix, par Mère Marie du Saint-Sacrement. — Il existe une traduction nouvelle des *Œuvres de saint Jean de la Croix*, de la Mère Marie du Saint-Sacrement, Carmélite, publiée à Bar-le-Duc, Imprimerie Saint-Paul, en 4 volumes, 1933-1937.

L'intérêt de cette traduction fort correcte consiste dans l'édition en français de nombreux textes du Docteur mystique qui n'existaient que dans l'édition critique espagnole, en particulier les deux rédactions du *Cantique spirituel* et de *Vive Flamme d'amour*, les *Conseils de spiritualité*, et certaines pièces relatives à son procès de canonisation.

Anima Christi, *actions de grâces pour les aînés de nos séminaires.* Petit in-32 de 100 pages, aux Éditions Publiroc, Marseille. — « Merci, Jésus, de votre générosité créatrice; merci : je comprends que vous aimez à donner, à augmenter à chaque heure notre dot pour l'éternité, — à préparer un corps qui sera glorieux de la gloire du vôtre, une âme rayonnante de vos grâces. » Ainsi se formulent des pensées et des sentiments, qui ne savent pas toujours se traduire et s'affirmer, mais que cette plaquette exprime avec bonheur : elle rendra de précieux services.

A TRAVERS LES REVUES

La juste guerre

M. Jacques Maritain vient de donner dans *Temps Présent* (29 septembre 1939) une lumineuse et réconfortante méditation sur la *juste guerre :* il faut souhaiter le plus large rayonnement à ces vérités *rectrices*, qui peuvent efficacement aider le chrétien à rendre juste, et sainte aussi, sa volonté de guerre.

Juste guerre, dit d'abord M. Maritain, et non guerre sainte.

Il ne s'agit pas non plus d'une guerre sainte : les gens de ce pays ont assez de bon sens, ils savent assez ce que toute guerre traîne en elle et après elle de misère et de poisons, et d'exaspération du plus vil comme d'exaltation du plus noble de notre condition terrestre, pour se garder d'enrôler la sainteté du Nom incommunicable dans la guerre temporelle qu'ils font. Il s'agit d'une guerre juste. Combattant pour la justice, souffrant et mourant pour qu'une barbarie bestiale ne règne pas sur la face de la terre, ils savent, ceux du moins que la foi éclaire, qu'ils peuvent compter sur le secours de Dieu. Ils ne disent pas : notre cause est divine, notre cause est la cause de Dieu, nous sommes les soldats de Dieu. Ils disent : notre cause et humaine, elle est celle de cette communauté humaine voulue par Dieu dans l'ordre de la nature et qui s'appelle notre patrie, et qui, ayant horreur de la guerre, a été contrainte de recourir à la guerre contre un inique agresseur; et parce que notre cause est juste, Dieu aura pitié de nos soldats et de notre peuple.

Ce n'est pas que des intérêts sacrés ne soient pas engagés dans cette lutte — mais ces biens divins demeurent distincts des buts immédiats que nous poursuivons : ils ne motivent pas notre entrée en guerre; ce qui sanctifie notre volonté de guerre, c'est la *justice* même des buts temporels que nous poursuivons.

Et pourtant si une guerre apparaît comme baignée des reflets des luttes surnaturelles, et comme située déjà en deçà du *seuil de l'Apocalypse*, ainsi que disait Léon Bloy, c'est bien la guerre qui vient de commencer. L'ennemi auquel nous avons affaire porte les étendards du blasphème et de l'Empire païen ; le pacte de l'athéisme et du racisme idolâtre a dévoilé son vrai visage. Mais s'il est dans son rôle d'iniquité en absorbant et engloutissant les choses de Dieu dans les choses de César, nous sommes dans notre rôle de justice en maintenant leur distinction, alors même que la cause temporelle que nous défendons est dans la relation la plus étroite avec le bien sacré des âmes. Car précisément parce que le bien

commun de la cité terrestre n'est pas la fin ultime de l'être humain, il est essentiel à ce bien commun d'être orienté vers une fin plus haute; mais cette référence souverainement réelle reste indirecte et transcendante, et les biens éternels qu'elle concerne dépassent ce qui constitue en propre le bien commun temporel et la juste cause de la patrie terrestre. Comprenons ainsi, et respectons, la discrétion avec laquelle le peuple de France fait état des valeurs religieuses auxquelles, bon gré mal gré, sa cause est liée dans cette guerre. Cette discrétion, qui est une pudeur, est aussi parfois une espèce de fausse honte rationaliste; celle-ci cessera un jour. La France appellera Dieu avec amour, et pour recevoir de sa grâce et de sa miséricorde, elle ne prétendra jamais se l'approprier orgueilleusement pour annexer sa puissance.

Il ne s'agit pas d'une guerre idéologique, ni d'une guerre sainte. Il s'agit d'une guerre juste.

Pour juste que soit notre combat, nous ne sommes pas pour autant irresponsables du malheur présent : le péché est à l'origine de tout mal humain, et nos péchés pèsent de leur poids incalculable dans la dépression spirituelle du monde, qui est à l'*origine lointaine* de la guerre.

Les origines lointaines de toute guerre, qui intéressent au surplus la vie intérieure de chaque peuple autant que les relations des peuples entre eux, c'est le mal moral accumulé; c'est l'égoïsme, l'oubli du bien public, l'amour désordonné des biens matériels, la dureté du cœur, le refus de reconnaître l'existence même d'autrui, c'est la sottise ou la folie, la faiblesse ou la rage ambitieuse installées à la tête, et ce mépris de la justice et de l'amour, ce mépris de Dieu dont la politique *séparée* de l'éthique naturelle et de la loi évangélique se fait gloire; ce sont les sept péchés capitaux qui, après avoir foisonné un certain temps, portent à la fin leur fruit, selon les lois mêmes de la nature qu'ils meurtrissent. Et certes il y a là des responsabilités inégales, l'Esprit infini connaît et pèse les dettes, peut-être immensément différentes, des uns et des autres. Il reste que là, d'une manière ou d'une autre, à un degré ou à un autre, et sans que l'homme de sang qui a déclanché la guerre puisse en rien s'en prévaloir pour se laver de son crime, personne, quant aux origines lointaines, n'est tout à fait innocent devant Dieu.

Pour que la guerre porte ses fruits spirituels, prédestinés, il nous faut donc entrer dans cette grande épreuve comme dans un feu purificateur et opérer, individuellement et collectivement, un redressement profond de l'esprit chrétien, par quoi soit exclu le *péché* qui est à l'origine éloignée de nos malheurs.

Parce qu'ils font une juste guerre, les peuples en lutte contre l'Allemagne ont besoin d'une volonté inflexible pour faire triompher la justice. Parce qu'à vrai dire c'est en tant même que peuples chrétiens que l'hitlérisme les hait, et qu'ils sont jetés dans l'épreuve, ils sont appelés eux-mêmes à des purifications profondes

et à des renouvellements dont nous ne pouvons guère actuellement imaginer l'ampleur.

Qui observe leur résolution silencieuse et sans haine, qui songe à l'héroïsme polonais, les voit entrer dans la fournaise comme l'âme chrétienne entre dans les nuits purificatrices, où au milieu des grandes angoisses l'indestructible espérance n'est jamais trompée.

La guerre et la religion

Les maîtresses distinctions établies par M. Maritain ne permettent pas qu'on nous accuse de confondre la cause de la religion avec celle de la juste guerre. Le chanoine Jacques Leclercq a raison d'écrire dans *La Cité Chrétienne* (20 septembre 1939) :

Il est très important de désolidariser la guerre et la religion. La guerre a commencé, sans qu'aucune valeur religieuse y intervînt, comme elle comporte la mobilisation de toutes les valeurs, morales aussi bien que matérielles, les belligérants essayent aussitôt de mobiliser la religion et l'Église au service de la patrie. Nous avons le devoir de veiller à ce qu'on ne mette pas l'Église au service des intérêts temporels.

Mais la religion est au service de la conscience morale, au service des âmes, et l'Église, en éclairant, en soutenant notre conscience morale, soutient de ce fait la puissance combattive des peuples engagés dans une juste guerre.

L'âme religieuse d'Alain-Fournier

Citons, pour terminer cet écho, un pénétrant article de M. Gabriel Marcel sur Alain-Fournier, paru dans *Temps Présent* du 29 septembre dernier. Il y a vingt-cinq ans ces jours-ci que l'auteur du *Grand Meaulnes* mourait au bois de Saint-Remi, dans la Meuse. L'âme religieuse — disons l'âme chrétienne — d'Alain-Fournier, Jacques Rivière la pressentait dans cet amour que l'auteur de *Miracles* eut pour Péguy, pour ce Péguy qui a su exprimer ce qu'il y a dans notre foi de plus profond et de plus actuel. Péguy, affirme Jacques Rivière,

non seulement par ses écrits, mais par toute son attitude, le fortifiait dans la croyance que les rêves se promènent, que l'invisible est le vrai, ou plutôt qu'il n'y a d'invisible que pour les âmes faibles et méfiantes. Il lui montrait le surnaturel immanent à la vie quotidienne, les saints nous protégeant, nous gouvernant à leur tour de calendrier, Notre-Dame à la besogne dans nos moindres affaires... Péguy délivra Fournier de cette idée du mythe qui l'avait toujours scandalisé; il lui apprit, il lui permit de croire que tout ce qu'il imaginait avait lieu, au sens fort de l'expression.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LX

JUILLET 1939-SEPTEMBRE 1939

Les principes et la pratique

R. Bernard. — Les prêtres du Christ..... 167
L.-M. Dewailly. — Lui en nous, nous en Lui..... 21
M.-D. Forestier, O. P. — La spiritualité des Scouts de France. 113
M. Lepin. — Jésus, souverain prêtre..... 141
F. Louvel. — Le Mystère de Dieu..... 5

Les maîtres et les modèles

H. Borgé. — Le P. Chevrier et la misère..... 199
B. Guyon. — Un serviteur de l'Église : Monsieur Paris..... 80
A. Mandouze. — Saint Augustin et son Dieu : Les sens et la perception mystique 44
G. Rabeau. — Saint Joseph-Benoît Cottolengo s'abandonne à la Providence 61
— L'âme de saint Joseph-Benoît Cottolengo..... 178

Textes anciens

Saint Augustin. — A la recherche de Dieu. — Le royaume de Dieu est au dedans de nous. — Parlez, Seigneur. 88
Saint Cyrille d'Alexandrie. — La Trinité et la Rédemption.. 206

Les idées et les œuvres

Apostolus. — Aspects du Sacerdoce..... 215
E. Cahen-Fuzier. — « J'étais en prison... »..... 219
D. M. — Comment prier au « Salut »..... 228
M. d'Aniel. — Classes sociales et Corps mystique du Christ.. 231

M. Fargues. — Comment maintenir le contact avec nos enfants du catéchisme ... 131
F. L. — Journées de théologie populaire ... 100
Lætitia Gottwile. — Sous le signe du Christ-Roi et de l'Hostie. 94
P. Sirot. — « Terre de France, royaume de Marie ». Une invitation spirituelle ... 103
Nos lecteurs et nous ... 137

Bibliographie

M. André. — Le P. Charles de Foucauld ... 112
M. de Bazelaire. — Une âme sacerdotale : le chanoine Jules de Falguière ... 245
R. P. Boisseot, O. P. — Nous, les premiers chrétiens ... 111
M. Boval. — Une vie débordante de charité, Louise van de Walle ... 247
R. P. Carré, O. P. — Un Dieu qui parle ... 111
Henri Colas. — Étienne Bâton ... 110
D. Considine. — Paroles d'encouragement ... 243
J. Daujat. — La vie surnaturelle ... 242
H. Davignon. — La simple histoire du bon Père Petit, S. J. ... 245
J. Deroux. — La vie commune du clergé séculier et le droit ecclésiastique ... 236
François Duhourcau. — Jeanne d'Arc ou le miracle français. 109
J. de Guibert. — Séminaire ou noviciat ... 7
R. P. Guihaire, O. P. — Lacordaire et Ozanam ... 110
Georges Goyau. — Sa Sainteté le Pape Pie XII ... 112
Francis Hermant. — Propos d'ascèse ... 106
Jérôme de Paris. — Une âme victime : le Frère Jean-Marie de Tamines ... 244
Benoît Lavaud, O. P. — L'idée de la vie religieuse ... 107
Gaspar Lefebvre. — Missel des vacances ... 112
P. Lesourd. — L'holocauste de Jeanne Bigard ... 246
J. Malègue. — Pénombres ... 107
M. Marie du Saint-Sacrement. — Œuvres de saint Jean de la Croix ... 247
E. Masure. — De l'éminente dignité du sacerdoce diocésain .. 240
Abbé Mazioux. — Dans le champ du Père ... 108
M. Michelet et I. Dayer. — Un prêtre du vieux Pays : le Prieur Bourban ... 245
N. — *Anima Christi*, Actions de grâces pour les aînés de nos Séminaires ... 246
N. — Mère Marie-Antoinette ... 246
N. — Mère Marie-Alphonse de Sion ... 245
N. — Un appel à l'amour : Sœur Josefa Menéndez ... 245
N. — Parvum Speculum Sacerdotis ... 243

N. — L'Évangile pour tous..... 111
N. — Bible scolaire 110
N. — Missel romain quotidien, vespéral et rituel..... 108
Chan. Pasteau. — La jeune fille à l'école de Notre-Dame.... 112
Mgr Petit de Julleville. — Collège et famille. Le ministère sacerdotale dans un collège secondaire..... 109
P. Picochet. — Vingt ans et un mois de catholicisme..... 245
L. Sullerot. — Édouard de Froissard de Broissia, prêtre..... 245
P. Tailliez. — Une âme de feu : le Père Pierre Decoster, jésuite 244
A. Tricot. — Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ..... 111
Renée Zeller. — Lettres de Jérusalem au frère qui n'aime pas l'Église 112

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).